J.-J. AMPÈRE

LITTÉRATURE
VOYAGES & POÉSIES

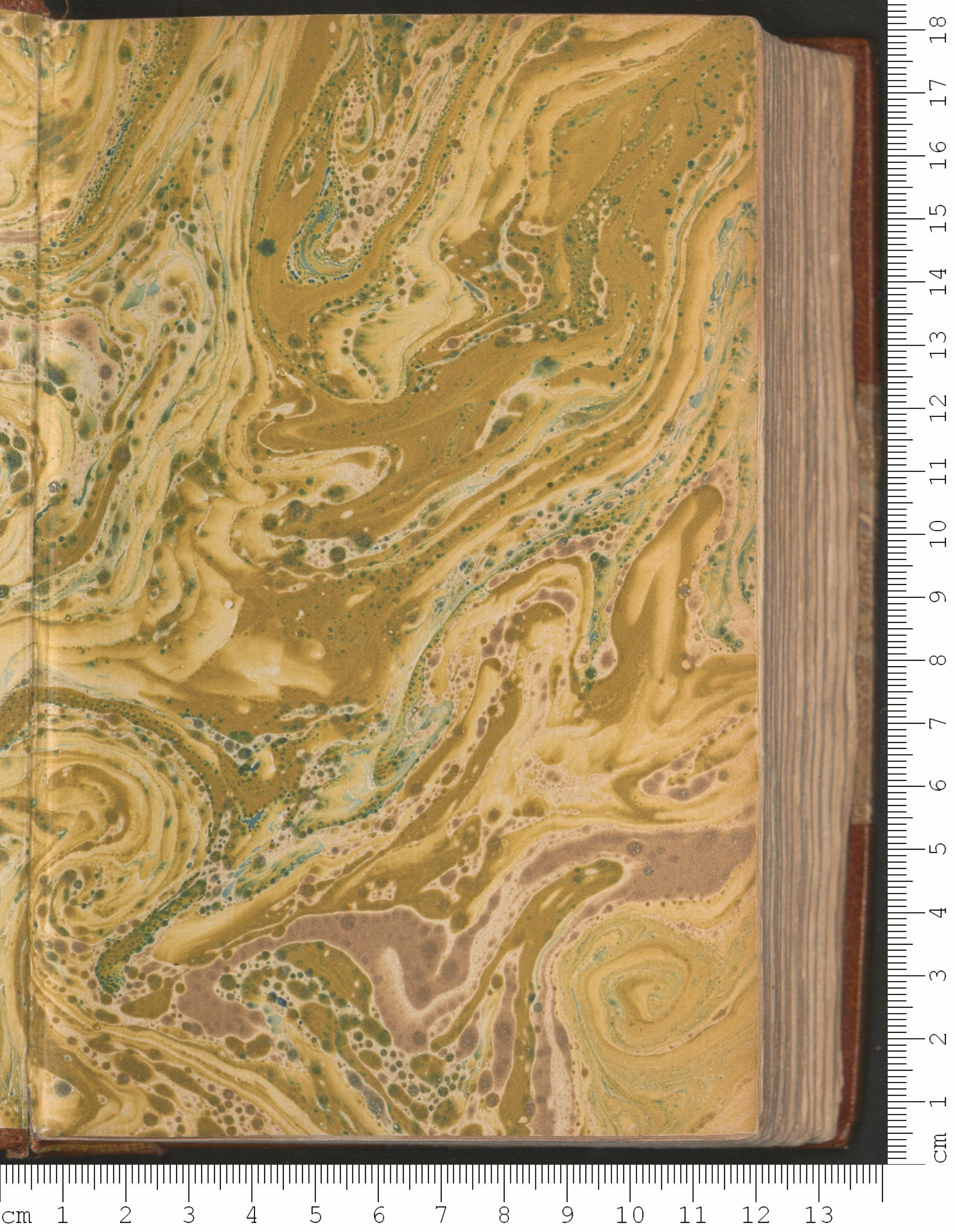


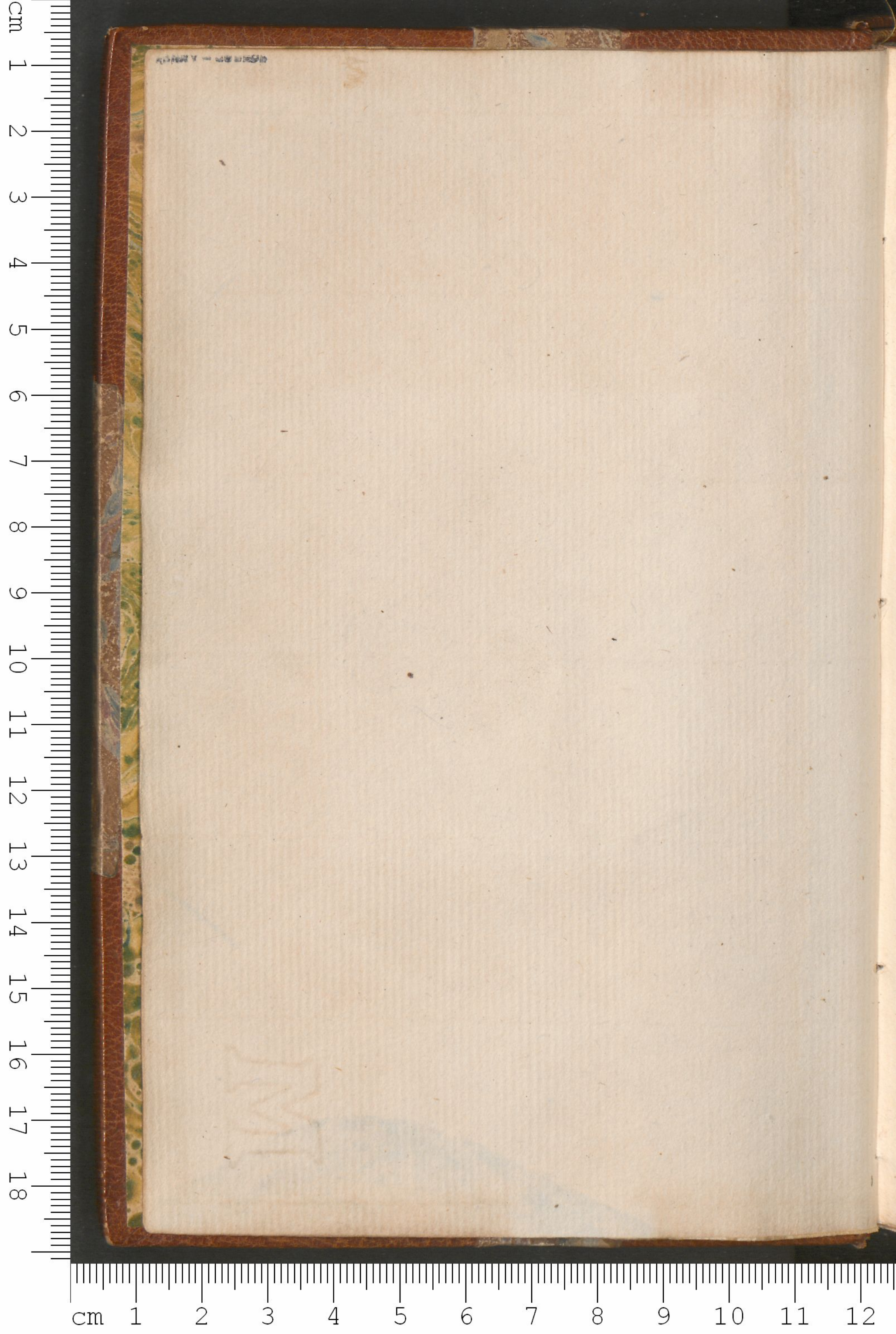





EX LIBRIS F. DE JESSEN
STERN GR.


20






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

BIBLIOTHÈQUE-DIDIER

LITTÉRATURE
VOYAGES & POÉSIES

PAR J.-J. AMPÈRE

de l'Académie française
et de l'Académie des Inscriptions

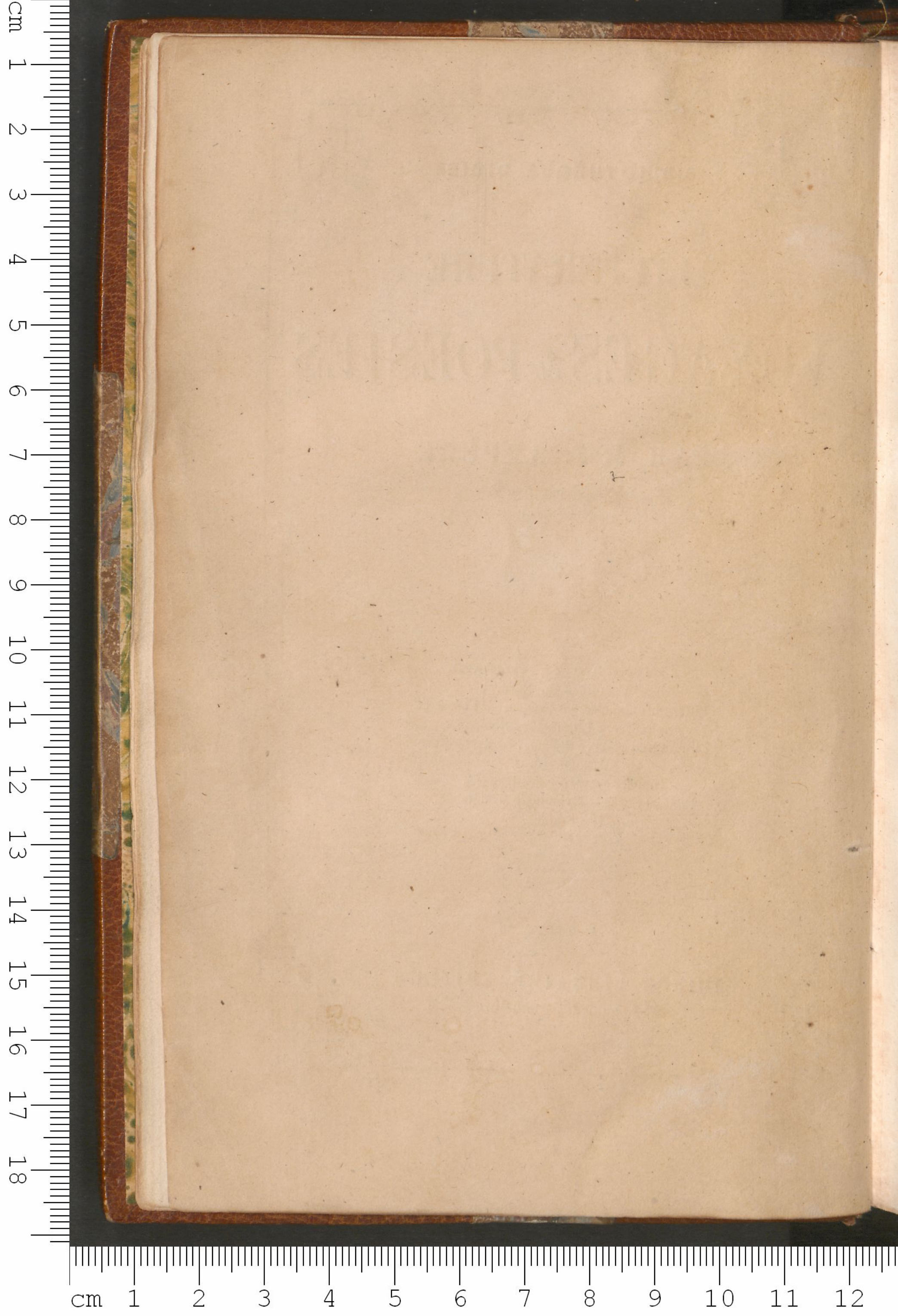
I

Littérature et Voyages.
Esquisses du Nord.
Littérature danoise. — France. — Écosse et Angleterre.—Littérature allemande.
Littératures slave, Bohême. — Littérature scandinave.
Histoire comparée des langues.
Edda et Sagas.—Mythologie scandinave.
Des Scaldes.

PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, quai des Augustins

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE



LITTÉRATURE

VOYAGES ET POÉSIES

LITTÉRATURE ET VOYAGES

Ouvrages de M. J. J. AMPÈRE.

LA GRÈCE, ROME ET DANTE, études littéraires d'après nature. 1 vol. in-12 dit anglais.

La poésie grecque en Grèce.—Portraits de Rome à différents âges. —Voyage dantesque.—Une course dans l'Asie-Mineure.—La Grèce et Rome étudiées dans les lois et dans les mœurs.—Naufrage d'un bateau à vapeur.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE avant le XIIe siècle 3 vol. in-8.

Bardes. — Colonies grecques dans la Gaule. — Littérature païenne et chrétienne des premiers siècles. — Hérésies. — Renaissance de Charlemagne. — Culture littéraire des IXe, Xe, XIe siècles. — Avénement de la langue Française.

BALLANCHE, par J. J. AMPÈRE, 1 vol. in-12 dit anglais.

En préparation.

HISTOIRE DE LA FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE. 1 vol. in-8 et 1 vol. in-12.

Principes généraux de la formation des langues. — Des langues néo-Latines. — De l'hypothèse d'une langue Romane.— Naissance et développement des formes grammaticales de la langue Française. — Principes d'étymologie appliqués à la langue Française. — Dialectes et patois. — Prononciation de l'ancien Français.

LA SCIENCE EN ORIENT. 1 ou 2 vol.

De la langue et de la littérature Chinoise. — Du Bouddhisme. — Épopée Indienne.— Épopée Persane — Des hiéroglyphes.— De l'écriture cunéiforme. — De la langue et des livres sacrés de Zoroastre.

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins, près le Pont-Neuf.

LITTÉRATURE
VOYAGES & POÉSIES

PAR J.-J. AMPÈRE

de l'Académie française
et de l'Académie des Inscriptions.

Nouvelle édition.

I



Littérature et Voyages.
Esquisses du Nord.—Littérature danoise.
Littérature allemande.—Littératures slaves,
Bohême.—Littérature scandinave.
Histoire comparée des langues.—Edda et
Sagas —Sigurd, tradition germanique.
Saga d'Egill.—Kristni Saga.
Mythologie scandinave.—Des Scaldes.
Pensées de Kellgren, etc.

PARIS
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, quai des Augustins.

1853

ESQUISSES DU NORD.

I.

DE BERLIN A COPENHAGUE.

But du voyage. — Prusse du Nord. — Culte de Napoléon en Allemagne. — Passage en Suède. — Ile de Rugen. — Ystadt. — Mœurs suédoises. — Tegnér. — Manière de voyager. — Une ville du Nord par un grand vent. — Copenhague. — Aspect. — Bombardement. — Gouvernement absolu. — Délégation des droits. — Université. — Littérature islandaise. — Savants danois. — Départ.

Je partis de Berlin le 7 juillet 1827, pour visiter la Suède, le Danemark, la Norvége. Je m'étais toujours senti entraîné vers ces pays, qui nous semblent si reculés. J'étais curieux de voir cette grande et mélancolique nature du Nord, de contempler, au sein de leurs déserts, ces Germains restés purs que reconnaîtrait presque Tacite. Le peu que je connaissais de leurs chants populaires, de leurs *sagas*, de leur vieille mythologie, me faisait désirer d'en apprendre davantage. Je savais qu'il y avait là un monde nouveau pour la

science et pour l'imagination, et c'est ce monde que j'allais chercher.

Berlin a le désert à ses portes. On s'étonne de rencontrer au milieu des sables et des sapins cette ville régulière et monumentale; on sent qu'une pensée despotique et militaire a planté là une capitale comme un camp.

Avant Berlin commence réellement la nature du Nord. On entre sans transition dans cette zone de végétation qui couvre la Scandinavie et la Russie. Un jour, près de Halle, je m'étais endormi dans un pays qui ressemblait assez à la Brie; je m'éveillai au milieu d'un bois de sapins. Des sapins sur des montagnes, c'eût été comme la Suisse, l'Auvergne et le Dauphiné; des sapins en plaine, dans une plaine de sable, c'était le Nord de l'Europe. Si je m'étais rendormi, et si j'avais fait huit cents lieues pendant mon sommeil, j'aurais retrouvé exactement la même nature en me réveillant sur les bords de l'Oby.

Cette physionomie générale de la Prusse du Nord est variée çà et là par des espèces d'oasis fraîches et verdoyantes que forment de loin en loin des étangs dont les bords sont couverts de hêtres, d'aunes et de bouleaux. Tel est, par exemple, Tegel, illustré par le séjour et le nom des Humboldt, où l'on trouve, à quelques lieues de Berlin, une gracieuse anticipation de la Scandinavie méridionale. Là sont déjà ces lacs si fréquents dans la Zélande, ces lacs qu'on découvre tout à coup au milieu des arbres, et dont les contours vagues s'étendent comme au hasard sur un sol plat; là se déploient de vastes espaces d'eau qui se confondent avec de vastes espaces de verdure, et sur lesquels semblent flotter des forêts; véritables lagunes du Nord, dont le caractère est si rêveur et si doux, et qui sont aux autres pays ce que

certains jours tranquilles et tristes de l'automne sont aux autres jours de l'année.

On ne trouve rien de pareil sur la route de Stralsund, que je suivais pour aller m'embarquer à Greifswald. A une lieue de Berlin, on quitte le pavé, et on s'enfonce, souvent sans chemin tracé, dans la solitude. Triste et singulier pays ! tantôt on parcourt des landes sablonneuses qui semblent des plages délaissées par la mer, tantôt on traverse de grands bois de sapins et de bouleaux gigantesques ; puis, par moment, on rencontre dans ce désert des champs de blé comme ceux de la Beauce, ou des prés comme ceux de la Normandie. Les rivières n'ont point de bords escarpés, point de lit véritable ; elles glissent indolemment sur le sable presque au niveau du sol ; nulle colline n'indique leur approche ; on les côtoie longtemps sans les apercevoir ; tout à coup on voit un mât s'élever au milieu des sapins, une voile blanchir à travers le feuillage.

On est tout étonné de rencontrer çà et là des villages fort propres et présentant ce caractère tranquille d'un bien-être surtout moral, que les Allemands désignent par le mot *heimlich*. Souvent, loin de toute habitation, on trouve comme un petit jardin planté sur le bord de la route, quelques touffes de lis, des jonquilles, et au milieu un banc pour les voyageurs. Tout cela donne l'idée d'une certaine bienveillance naturelle et d'une imagination douce, commune dans les classes inférieures en Allemagne. Ces bonnes gens semblent tout honteux des tristes lieux qu'ils habitent ; on dirait qu'ils s'efforcent de les orner un peu, comme pour s'excuser auprès des étrangers de les recevoir dans un si vilain pays.

J'avais pour compagnon de voyage, de Berlin à la mer, un capitaine prussien dont le sentiment dominant

était un enthousiasme sans bornes pour Napoléon. Jamais enthousiasme ne fut plus désintéressé. A Bautzen, une balle le transperça de part en part, et il ne fut guéri que par miracle, après un an de souffrances, sans autre perspective que la mort. Le jour où il fut blessé, ses deux frères restèrent sur le champ de bataille, et son père, qui en apprenant tous ces malheurs à la fois, se crut sans enfants, mourut fou peu de temps après. Malgré tout cela et l'excellent cœur du capitaine de V***, Napoléon est un dieu pour lui. Du reste, cette admiration presque fanatique pour l'Empereur est générale en Allemagne [1]. Chose étrange ! nulle part elle n'est plus vive qu'en Prusse, surtout dans l'armée. Un vaudeville de M. Holtay, dans lequel Napoléon traversait le théâtre, excita le plus vif transport, principalement parmi les officiers prussiens. Le roi en permit six représentations, après lesquelles la fermentation allant toujours croissant, la pièce ne put plus être jouée.

Du reste, j'admirais sans cesse, en Allemagne, combien les étrangers prennent à cœur notre politique, et à quel point nos affaires sont les affaires de l'Europe. Un discours brillant de l'opposition, une séance orageuse de la chambre, agitent les cercles de lecture de toutes les petites villes de la Saxe ou de la Prusse. Dans telle principauté on est cent fois mieux au courant des événements qui se passent parmi nous que de ceux du pays, et chacun y a une opinion beaucoup moins vive sur la marche de son gouvernement que sur la marche du nôtre [2].

J'allais franchir la Baltique, j'allais entrer en Suède ; j'éprouvais une joie véritable à penser que ce bateau

[1] Ceci a été écrit en 1827.

[2] Aujourd'hui l'Allemagne s'occupe aussi de ses propres affaires.

à vapeur me porterait en douze heures sur la terre scandinave.

Nous partîmes le 18 vers quatre heures du soir par un temps superbe; la Baltique était calme et azurée, on eût dit la Méditerranée. Nous vîmes le soleil se coucher derrière l'île de Rugen, dont nous suivîmes pendant plusieurs heures la côte blanche et abrupte creusée de golfes assez profonds, et couronnée d'arbres.

L'île de Rugen jouit d'une certaine célébrité en Allemagne. C'est un échantillon et comme un poste avancé de la Scandinavie. On y trouve les lacs, les bois de hêtres et de sapins, les rivages à pic, les tertres funèbres que là le peuple appelle tombeaux des Huns (*Hunen-Græber*). Les Huns et Attila ont laissé presque partout une grande mémoire. En Suisse[1], c'est souvent à Attila qu'on attribue les anciens éboulements des montagnes, les grands désordres de la nature, comme en France à César les restes de camps, de fortifications, et à Charlemagne les fondations religieuses. La destinée de certains noms est étrange; ils restent ainsi parmi le peuple, qui leur rapporte ce dont il ignore l'origine. C'est ce qui est arrivé à Salomon et à Alexandre en Orient. Ainsi c'est Virgile qui a tout fait aux environs de Naples, où il a laissé la réputation d'un savant magicien.

L'île de Rugen est un des points où le christianisme s'est le plus tard introduit. Il ne s'y établit définitivement que sous Valdemar Ier, au XIIe siècle. A cette époque, l'île de Rugen était habitée par une population slave d'origine, dont le principal dieu s'appelait Svanowit, et qui s'était rendue redoutable par son intrépidité et ses pirateries. Elle fut écrasée, après une défense

[1] En allant d'Unterseen à Lauterbrunnen, on voit sur la gauche des rochers à pic qu'on appelle les bastions d'Attila.

acharnée, par les Danois et les Poméraniens réunis. L'amiral de la flotte victorieuse était le célèbre archevêque Absalon; car chez les peuples scandinaves, dont la mer est l'élément, les prélats étaient hommes de mer, comme ailleurs ils étaient hommes d'armes.

Voici un fait singulier qui montre comment les institutions se perpétuent, même quand le but qui leur avait donné naissance a changé. Ce sont les terres assignées primitivement aux prêtres du dieu Svanowit, qui, après avoir été plus tard converties en prébendes catholiques, sont annexées maintenant aux quatre paroisses protestantes de l'île, et en forment encore aujourd'hui le revenu ecclésiastique.

Il est assez piquant et assez rare d'être subitement et complétement dépaysé. J'eus ce plaisir. Je m'étais endormi au commencement de la nuit d'un sommeil profond. Vers six heures du matin, on vint me tirer par le bras et me dire : « Vous êtes en Suède! » Je m'élançai sur ce rivage nouveau ; tout avait changé. C'était une autre nature, une autre langue, d'autres hommes! J'avais devant les yeux le spectacle neuf pour moi d'une ville suédoise avec ses maisons de bois peintes de diverses couleurs. Le costume des paysans, la race de leurs chevaux, la forme de leurs charrettes, tout était différent de ce que je voyais la veille. Un sommeil de quelques heures me séparait de l'Allemagne, et déjà elle fuyait loin de moi. Le ciel, hier si bleu, était pâle et terne, le temps me paraissait refroidi, peut-être par l'envie que j'avais de me sentir en Suède. Je ne sais, mais il est certain que la Baltique me semblait tout autrement sauvage et triste depuis que je la contemplais du nord.

Les premières figures que j'aperçus furent celles de trois matelots dont les cheveux blonds, les yeux d'un

bleu clair, la peau blanche, la charpente massive, les gestes lents et tout d'une pièce, le flegme impassible, m'offraient à mon arrivée un échantillon frappant du type scandinave. Ils portèrent mes effets à l'auberge, et fixèrent leur rétribution à quinze schellings. Cette prétention était bien modeste, un schelling suédois valant un peu moins d'un sou; mais moi, qui n'étais pas au courant de la valeur de la monnaie dans le pays, et qui avais le schelling anglais en tête, je trouvai la demande exorbitante, et commençai par me fâcher. Comme je me fâchais en allemand, ils ne comprenaient rien à ma colère, me laissaient dire, et renouvelaient paisiblement leur réclamation. Enfin un domestique de place, qui savait quelque peu d'allemand, et, faute de mieux, servait d'interprète, mit fin à ce malentendu. Ils ne parurent point triompher d'avoir raison, reçurent ce qu'ils avaient demandé, et se retirèrent tranquillement, comme s'il n'y avait pas eu de contestation entre nous.

Les maisons suédoises ont un air de propreté et de simplicité qui charme. D'après un usage universel en Suède, et qui, au sein des villes, donne l'idée d'une certaine élégance alpestre, le plancher est semé de feuilles de sapin qui exhalent une odeur salubre et douce. Je commençai à faire connaissance avec les habitudes de la table suédoise, avec le *knackabrod*, espèce de pain assez semblable au biscuit, et auquel je m'accoutumai sans peine; et avec l'antique coutume du *siuppe*, sorte de petite collation préparatoire composée de beurre, de viande salée, d'eau-de-vie, que l'on sert sur un buffet, et que l'on prend debout avant le repas pour se mettre en appétit. Un Suédois ne pourrait dîner ni déjeuner sans cette formalité préliminaire.

Dans la salle à manger de mon auberge, je vis le portrait d'Isaïe Tegnér, qui est maintenant le premier poëte

de la Suède[1], et serait un des plus célèbres de l'Europe, si l'intelligence de sa langue était plus répandue. Son beau poëme de *Frithiof*, dont le fond est emprunté à une ancienne légende scandinave, a excité dans sa patrie un enthousiasme universel. C'est le produit le plus remarquable de la réforme littéraire qui a eu lieu en Suède, à la suite de la dernière révolution politique[2]. Cette réforme a substitué à l'imitation contre nature des modèles français, une poésie indépendante qui puise aux sources vivantes des traditions nationales. Le mouvement poétique moderne a commencé dans le midi de l'Europe. Sorti de la Provence, de l'Italie, de l'Espagne, il a passé en France et en Angleterre. L'Allemagne a eu son tour, maintenant c'est celui du Nord. Venue la dernière, sa poésie n'a pas encore eu le temps de vieillir, il reste par conséquent quelque chose à en attendre.

Je ne m'arrêtai que peu d'heures à Ystadt, où j'avais débarqué, et me mis bravement en route pour Malmoë, d'où je voulais passer à Copenhague, seul de ma personne, ne sachant pas encore la langue du pays et ne connaissant rien au papier-monnaie suédois, dont on avait rempli mes poches à Greifswald. C'est dans ce trajet que je me servis pour la première fois des charrettes de poste, unique moyen de transport en Suède et en Norvége pour les voyageurs qui n'ont pas de voiture. La forme de ces charrettes et le degré d'incommodité qu'elles présentent varient suivant les provinces. Ayant fait environ huit cents lieues en Scandinavie, au moyen de cette sorte de véhicule, j'en ai pu comparer la forme et le cahotement dans toutes leurs modifications. Je

[1] La Suède a perdu Tegnér.

[2] Voyez plus loin ma visite à Upsal.

déclare les charrettes de Suède infiniment plus tolérables que celles de Norvége ; il y a la même différence qu'entre un char à foin et un tombereau à fumier.

Sur cette charrette est placé un banc, rarement suspendu, sur lequel l'on s'assied à côté du paysan qui conduit. Souvent on vous confie à un enfant, quelquefois c'est une femme qui sert de postillon. Un cheval de poste revient, en Suède, à cinq sous la lieue, de sorte qu'on peut faire cent lieues pour un louis. On va très-vite ; les routes sont bien entretenues, et faciles à entretenir par la nature du sol, qui presque toujours a du granit pour base, et surtout par l'absence de ces lourds attelages, le fléau de nos routes, qu'ils labourent de si épouvantables ornières. Les chevaux, accoutumés à leur pays, et d'une nature toute particulière, font ce que d'autres ne feraient pas impunément. Leur habitude est de trotter à la montée et de galoper à la descente. Au reste, il faut bien s'y prendre ainsi pour avancer dans un pays comme la Suède, où les bancs de granit, qui traversent la route à tous les pas, la font onduler perpétuellement. La première fois qu'une de ces petites collines se présenta sur notre chemin, j'entendis le paysan adresser une interjection à ses chevaux. Je crus qu'il voulait modérer leur course, ce qu'il faisait était pour l'accélérer au commencement de la montée. Je m'accoutumai bientôt à cette méthode qui me convenait fort, et j'éprouvais un vrai plaisir à me trouver ainsi à l'air libre, par un temps doux, seul dans un pays inconnu, tantôt emporté rapidement, tantôt précipité plus rapidement encore, le long du rivage au milieu des bouffées du vent de mer et au bruit étourdissant des vagues.

L'impossibilité absolue où j'étais de me faire comprendre, n'eut pour moi aucun résultat désagréable, et ne me causa nul embarras. Quand j'arrivais aux relais,

on voyait bien qu'il me fallait des chevaux ; on transportait mes effets sur la nouvelle charrette sans que j'eusse besoin de faire le moindre signe. Pour payer, je tirais de ma poche le paquet sale et déchiré qui contenait toute ma fortune ; on prenait, on changeait, on remettait, tout à fait à discrétion. Je laissais faire, n'ayant point d'opinion sur la valeur de ces chiffons. Ce qui restait, je le remettais dans mon portefeuille. Je me suis informé de ce que j'avais dû payer ; on ne m'avait pas fait tort d'un schelling.

Il y a peu de pays où l'on puisse se confier à la probité des classes inférieures autant qu'en Scandinavie. Comme il n'existe en Suède ni voitures publiques ni roulages, quand on veut envoyer une somme à une grande distance, on n'a guère d'autres moyens que de la remettre à un paysan qui la transporte au prochain relais, de celui-ci elle va au suivant, et passe ainsi de main en main jusqu'au lieu de sa destination.

J'arrivai le soir à Malmoë ; le lendemain, en me levant, je vis Copenhague de l'autre côté du Sund, mais je ne pouvais franchir le détroit ; un vent terrible et contraire régnait ; à tout instant on m'annonçait qu'il allait changer ; je restai trois jours à attendre ce changement.

J'allais sans cesse regarder cette triste mer, où pas une voile ne se montrait, et les grandes traînées d'écume qui sillonnaient son étendue déserte. J'aimais à marcher dans les rues de Malmoë, bordées de maisons basses, égales, semblables à de longues files de chalets. Rien ne donne mieux une idée de la vie renfermée du Nord, que de parcourir une ville maritime de Suède par un grand vent, tandis que chacun se tient renfermé chez soi, comme on demeure à fond de cale durant une tempête. Pendant les trois jours que j'ai passés à Malmoë,

je n'ai rencontré que des matelots ou des charretiers. Le vent produisait là le même effet que les chaleurs à Naples; la ville semblait inhabitée; mais dans le Midi, à quelques moments près, la vie est en dehors, dans les rues, sous le ciel, au rivage; et les heures de réclusion de la journée sont bien compensées par les veilles bruyantes de la nuit. Dans le Nord, au contraire, tout est organisé pour la vie intérieure. Comme on ne peut compter sur la nature, il faut bien s'arranger de manière à se passer d'elle. Aussi chacune de ces petites maisons d'où ne sortait personne, me donnait l'idée d'une existence commode et confortable; en effet, je voyais à toutes les habitations, même à des cabanes de pêcheurs et de mariniers, des carreaux de vitre bien nets, derrière lesquels se montrait toujours ce rideau blanc à franges qui décore toute fenêtre suédoise. J'apercevais aussi à l'intérieur des espèces d'écrans, d'un élégant travail, tissus et brodés en paille, et des pots de fleurs.

Enfin le vent me permit de passer le Sund; et après avoir eu l'ennui de courir des bordées pendant huit heures au lieu de faire le trajet en deux ou trois, j'arrivai par un beau soleil à Copenhague.

Copenhague se présente à fleur d'eau : c'est une ville régulière, qui a de belles rues, de belles maisons, de grandes places, et rappelle un peu Berlin.

Ce qui frappe d'abord à Copenhague, ce sont les traits d'une splendeur déchue. Ce port immense, maintenant presque vide, cet arsenal aujourd'hui silencieux, étaient autrefois le théâtre d'une vaste activité maritime; mais les Anglais, toujours jaloux de ce genre de puissance, ont porté au Danemark un coup dont il ne se relèvera peut-être jamais.

Ce fut une grande indignité que le bombardement de Copenhague, en 1807. Les Anglais craignaient, sans

raison à ce qu'il paraît[1], que les Danois ne fussent entrés dans l'alliance franco-russe, et ils prévinrent ce danger imaginaire par un crime de lèse-civilisation.

Une capitale fut bombardée sans que la guerre eût été déclarée. La sécurité était si grande que, la veille encore, les vaisseaux anglais s'approvisionnaient sur la côte de Danemark, et les habitants s'applaudissaient d'un événement qui était une occasion de gain pour eux. Tout à coup, pendant que l'armée danoise était en Holstein, les Anglais attaquent Copenhague par terre et par mer. Cinq mille hommes seulement, formés en partie de milices (*landvern*), secondés par le courage des bourgeois et des étudiants, résistèrent pendant trois jours. Quelle situation pour la population d'une grande ville! voir ainsi en pleine paix fondre sur soi tout à coup les fléaux de la guerre la plus cruelle! On rapporte des mots aussi atroces que l'action même. Des femmes ayant demandé la permission de sortir de la ville, on la leur refusa en les exhortant ironiquement à employer leur influence sur ceux qu'elles aimaient pour les engager à se rendre. Aujourd'hui, on rencontre à Copenhague des traces encore subsistantes de cette calamité. Un des premiers objets qu'on aperçoit en y entrant, est une église dont les décombres blancs ne portent point l'empreinte de la vétusté. C'est le bombardement qui l'a renversée. Rien n'est si triste que des ruines toutes fraîches, pour ainsi dire, et toutes neuves.

Ce n'est point à Copenhague qu'il faut chercher le type scandinave dans sa pureté. Le commerce, autrefois si étendu de cette ville, en mettant sa population en contact avec tous les peuples, a dû y introduire bien des

[1] Voy. le huitième volume de la belle *Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers.

mélanges. Aussi rencontre-t-on, à chaque pas, des traits qui ne sont pas du Nord; des yeux noirs; des cheveux noirs qui viennent d'ailleurs, peut-être des Grandes-Indes. En général, le Danemark est parmi les États scandinaves, celui qui l'est le moins. On le conçoit : le Danemark est la porte de la Scandinavie, son lien avec l'Allemagne. Le duché de Holstein, le plus grand fief de la couronne, a, durant des siècles, relevé de l'Empire. Depuis 1460, une famille allemande (Oldenbourg) règne sur le Danemark, et on a eu dans ce pays l'exemple de rois qui n'en connaissaient pas la langue. Cependant en dépit, et peut-être à cause de ces points de contact, il y a en Danemark une sorte d'antipathie pour les Allemands; et ce qui doit nous paraître assez singulier, l'espèce d'injure qu'on leur adresse (*Windbeutel*) exprime à peu près l'idée que nous nous faisons d'un Gascon.

Je craindrais de juger une ville dans laquelle je ne me suis pas arrêté longtemps; mais il me semble que ce qui fait le caractère de Copenhague, c'est précisément l'absence d'un caractère bien déterminé. Sa physionomie est de n'en pas avoir, et vraiment c'est quelque chose de piquant et d'original à sa manière, que cette fusion de mœurs allemandes, anglaises et françaises, qu'on retrouve partout. Il n'est peut-être aucune ville où l'usage des langues étrangères soit aussi répandu. Il est très-ordinaire d'entendre autour de soi, dans un salon, causer à la fois en anglais, en allemand, en français et en danois. Ces dialogues polyglottes m'étourdissaient d'abord; mais on finit par s'y accoutumer, et on en vient presque à trouver bien pauvre une conversation en une seule langue.

On sait que le gouvernement du Danemark est le plus absolu despotisme. C'est un fait curieux à côté de la Suède constitutionnelle, de la Norvége presque républicaine. Il

paraît du moins que ce despotisme pacifique est, entre les mains du monarque actuel, la plus douce des tyrannies. Un professeur danois, M. P***, qui se trouvait à Berlin, excita par ses discours et par des articles de journaux, quelque ombrage. Le gouvernement prussien, à cette époque, s'alarmait un peu facilement. On écrivit à Copenhague pour se plaindre de M. P***; le roi de Danemark se contenta de répondre : « Que voulez-vous? il aura cru être chez lui. »

La délégation faite par le peuple danois de tous ses droits à Frédéric III, semble un fait monstrueux dans l'histoire de l'humanité, et fut cependant un événement fort naturel. Le peuple, opprimé par l'aristocratie, ne sacrifia pas grand'chose en abandonnant des droits dont il ne jouissait point; et, par cet abandon fictif, il contraignit ses ennemis à déposer une puissance dont ils l'accablaient. En un mot, jamais révolution ne fut plus populaire. Ce fut une véritable conspiration, qui eut besoin de toute l'adresse et de tout le courage de quelques bourgeois patriotes pour réussir. La noblesse était furieuse d'accorder son consentement à une mesure qui lui portait un coup mortel, mais bien embarrassée pour se montrer moins dévouée au roi que la bourgeoisie et le clergé. Enfin elle céda, et l'ivresse fut générale; car pour la nation cet asservissement était une délivrance. Si l'expédient était périlleux, du moins est-il certain qu'il a réussi. Depuis ce temps, les choses se sont passées à l'amiable et comme en famille, entre le roi et le peuple. Maintenant il suffit de la volonté d'un prince éclairé pour accorder au Danemark une constitution que son aristocratie ne lui aurait pas donnée [1].

Dans cet État absolu, l'instruction est encouragée à un

[1] Cette prédiction s'est réalisée.

point dont devraient rougir certains gouvernements constitutionnels. Il y a maintenant plus de trois mille écoles lancastriennes en Danemark. Le seul reproche qu'on puisse adresser au pouvoir, c'est d'exercer une influence un peu tyrannique en faveur de cet enseignement. Il laisse bien une liberté complète en principe; mais en fait, sa faveur ou sa défaveur dépendent souvent du parti qu'on prend à cet égard. Il faut avouer que c'est un assez excusable emploi du despotisme.

Les universités sont à peu près sur le même pied que celles d'Allemagne. Le grand avantage de cet enseignement sur le nôtre me paraît être moins dans l'excellence des professeurs (nous sommes riches en ce genre), que dans la force des élèves. Le programme des connaissances exigées pour être admis à suivre le cours de l'université dans le Nord est effrayant. Je le répète, ce qui manque à la haute instruction publique en France, ce ne sont pas tant des maîtres que des élèves.

Copenhague renferme douze sociétés savantes, plusieurs musées, trois bibliothèques publiques, diverses collections particulières, et un athénée dans lequel on trouve les journaux et les nouveautés les plus intéressantes, publiées dans les diverses langues de l'Europe. Ce qui paraît à Paris est, neuf jours après, sur la table de l'Athénée de Copenhague.

La bibliothèque qui m'intéressait le plus, est celle de l'université; car elle est surtout précieuse par la collection de manuscrits dans la vieille langue scandinave qu'elle possède. Ces manuscrits curieux ont presque tous été conservés en Islande, le foyer et le sanctuaire de l'ancienne poésie et de l'ancienne histoire du Nord. L'Islande appartient aujourd'hui au Danemark, et c'est à Copenhague qu'ont été successivement transportés presque tous les trésors littéraires dont elle avait gardé

le dépôt. C'est donc à Copenhague qu'il faut aller maintenant chercher l'Islande.

Ces trésors n'ont point été stériles. Quelques hommes d'un rare mérite se sont voués à leur étude, et cette étude a ici un intérêt tout national. Les savants de Copenhague mettent une sorte de patriotisme dans ces recherches sur l'ancienne existence de leur pays. C'est le même enthousiasme qui inspire M. Œlenschlœger quand il en rajeunit les traditions poétiques.

Je les vis, ces hommes doctes et excellents, les Nyerup, les Rask[1], les Rafn; je trouvai chez eux cette bienveillance et cette cordialité à laquelle les savants allemands m'avaient accoutumé ; ils s'empressèrent de me guider dans mes recherches, et répondirent avec complaisance, même, à ce qu'il me semblait, avec plaisir, à toutes les questions de ma curiosité.

Je me rappellerai toujours les longues et douces heures passées avec M. P.-E. Muller, soit à parcourir la ville, soit à errer sous ces magnifiques hêtres du Parc (*Diur-havet*) qui s'avancent jusqu'au bord de la mer. M. Muller est distingué à la fois comme théologien, comme humaniste, comme antiquaire. Ce n'est guère que sur les bords de la Baltique, de la Sprée ou du Rhin, qu'on peut trouver ces divers mérites réunis dans la même personne. Je doute qu'un de nos théologiens pût écrire le traité de M. Muller sur le siècle de Théodose, ou fût en état de mettre en lumière nos vieilles chroniques, moins difficiles à lire que les sagas islandaises.

En outre, M. Muller est un des hommes dont la con-

[1] Ces lignes ont été écrites en 1827; depuis, la science a perdu M. Rask, mort dans un âge encore peu avancé, et MM. Nyerup et Muller.

versation est la plus spirituelle. Tantôt il m'ouvrait avec une aimable facilité les trésors de son érudition scandinave, tantôt nous nous surprenions à parler de la France, qu'il a habitée; du monde, de Paris, qu'il connaît presque aussi bien que les exploits et les mœurs des héros norvégiens du xe siècle.

J'avais entrevu Copenhague et ce qu'il renferme de plus distingué ; j'avais pris les directions dont j'avais besoin pour mes études. Je m'embarquai avec quelques amis[1] sur le bateau à vapeur qui devait nous porter en Norvége. Jusqu'ici je n'avais fait que saluer, pour ainsi dire, le seuil de la Scandinavie ; j'allais m'enfoncer dans ses profondeurs. Nature sauvage et fière, mœurs patriarcales, hospitalité antique, lacs, cascades de deux mille pieds, glaciers au bord de la mer, poétiques souvenirs, traditions merveilleuses, olympe du Nord, voilà ce que j'allais chercher, à l'aide d'une machine à vapeur anglaise; et aussi les discussions républicaines du Storthing, les travaux prodigieux des mines, la cahute du Lapon, les aurores boréales, Christiania, Drontheim, Stockholm et Bernadotte.

[1] Ces amis étaient M. Hæring qui, sous le nom populaire de Wilibald Alexis, jouit en Allemagne comme romancier d'une réputation méritée, M. de Goldsheim et feu M. Frédéric Stapfer, qui portait dignement un nom rendu si vénérable par un homme éminent, dont le souvenir est cher aux lettres et à la religion. Notre caravane s'augmenta plus tard de M. de Cramayel, aimable compatriote, qui par sa connaissance des langues et des habitudes scandinaves nous fut aussi précieux que par sa gaieté toute française.

II.

LA NORVÉGE.

Départ de Copenhague. — Passage du Sund. — Nuit sur le Cattegat. — Gotha-Borg. — Aspect de la Suède. — Cascade de Troll-Hetta. — — Canal dans le granit. — Christiania. — La monarchie républicaine en Norvége. Politique, mœurs, culture intellectuelle. — Environs. — Mine d'argent de Kongs-Berg. — Charrette de poste. — Gulbrand-dale. — Effets de pluie et de brouillard dans les montagnes. — Le gaard, habitation norvégienne. — Airs nationaux; leur caractère. — Tristesse du Nord. — Pensée de Naples.

Nous partîmes de Copenhague sur un magnifique bâtiment à vapeur norvégien qui devait nous transporter en trente-six heures à Christiania. L'établissement de ces communications rapides et régulières a considérablement rapproché la Norvége du reste de l'Europe. Un navire à vapeur propre, lustré, paré comme une maison hollandaise, commode et confortable comme une auberge anglaise, vous prend à Amsterdam, et, pour quelques cinquante francs, vous porte en quarante-huit heures à Lubeck ; aller de Lubeck à Hambourg est l'affaire d'une demi-journée ; un second bateau à vapeur fait en vingt-quatre heures le trajet de Hambourg à Copenhague. A Copenhague, on monte, comme nous fîmes, sur le

Prince Karl, qui, une fois la semaine, à jour et heure fixes, part pour Christiania. Enfin, à Christiania, sous la latitude de Pétersbourg, on trouve d'autres bateaux à vapeur, et on avance avec eux cent lieues plus au nord jusqu'à Bergen. Là on est en beau chemin pour pousser jusqu'en Laponie. Ainsi, un voyage au bout du monde n'est guère qu'une promenade par le coche.

Le *Prince Karl* partit le 26 juillet, vers cinq heures du soir. Tant que nous fûmes dans le Sund, la mer était assez calme, et on jouissait sans trouble du plaisir de courir rapidement entre la côte boisée de Zélande et la côte rocailleuse de Suède. Nous découvrîmes à notre droite la petite île de Hven, où s'élevait la tour qui servit d'observatoire à Tycho Brae. Dans cette tour solitaire, sur cet écueil de la Baltique, un grand seigneur suédois vint s'enfermer durant vingt années et livra le ciel agrandi par ses patientes observations au génie et aux lois de Kepler.

L'on sort du Sund à Elseneur, qu'habite le souvenir d'Hamlet. Là, le détroit a si peu de largeur, qu'il semble clos : c'est la porte de la Baltique ; par cette porte étroite passent dans une année jusqu'à treize mille navires. On a laissé au Danemark le péage du Sund, qui forme la meilleure part de son revenu. La rencontre et le mélange des vaisseaux qui s'approchent ou s'éloignent, qui se rencontrent ou se fuient, produit en ce lieu un ravissant spectacle.

A peine hors du Sund, nous sentîmes les vagues du Cattegat, bras de mer par lequel le détroit communique avec l'océan du Nord, et où cet océan s'engouffre et se soulève avec fureur.

La nuit vint orageuse ; tous les passagers étaient malades et gisants çà et là. Pour moi je n'oublierai jamais cette nuit du Cattegat que je passai tout entière sur le

pont, couché sous un banc, à l'endroit où j'étais tombé. Le ciel n'était pas couvert, on y voyait seulement courir de petits nuages blancs cuivrés sur les bords. Le vent sifflait dans les cordages sans voile, avec un bruit assez semblable au cri d'un oiseau, pendant que des chiens qui étaient à bord hurlaient d'une manière lugubre. Je comptais une à une les secousses intérieures que le mouvement de la machine imprimait au bâtiment, et qui semblaient des convulsions toujours sur le point de le briser. Si j'avais été en état de penser à quelque chose, j'aurais admiré cette puissante machine qui me portait, ce navire qui marchait contre le vent, heurtant de front les vagues et les fendant. La flotte russe qui allait à Navarin partager la gloire libératrice de notre pavillon était sortie la veille du détroit. Ces grands vaisseaux de guerre que j'avais contemplés avec admiration ne purent tenir la mer, et rentrèrent dans le Sund. Nous passâmes à travers l'escadre : c'était merveille de voir notre bâtiment, si petit en comparaison, poursuivre son chemin en dépit de la tempête qui forçait ces géants à reculer. C'était un beau triomphe et comme une bravade de la science : de nos jours, la science a maîtrisé la nature jusqu'à l'insulter.

Vers le soir le vent faiblit ; fatigués de la mer, nous ne voulûmes pas nous exposer à une nuit telle que la précédente, nous débarquâmes à Gotha-Borg, sur la côte de Suède, à moitié route environ de Christiania. Me voilà donc en Suède une seconde fois, en traversant une portion pour atteindre la Norvége, comme j'en avais entamé une extrémité pour gagner le Danemark.

Quelle douceur, après avoir été ballotté par les vagues du Cattegat, de se reposer dans le bassin solitaire que forme l'embouchure de la Gotha ! De grands rochers le dominent, un profond calme y règne. La vague lueur

du crépuscule, au sein de laquelle nous remontions lentement le lit du fleuve, nous donnait un sentiment encore plus profond et plus suave de la tranquillité qui nous environnait; il était dix heures et demie du soir, et il faisait grand jour. Ce fut un moment bien frappant que celui où, au fond de ce golfe, entouré d'écueils déserts qui me donnaient l'idée d'une baie de la Nouvelle-Hollande, parut une ville composée de maisons blanches, hautes, régulières, et s'élevant sur les deux bords de la Gotha, qui lui donne son nom. Le lendemain je montai sur la tour de la cathédrale pour saisir l'ensemble de cette belle ville de Gotha-Borg, dont le premier aspect promettait tant. Quel mécompte! cette ville était une rue.

Du côté opposé à la mer s'étend une plaine aride, que percent çà et là des rochers de granit peu élevés; il semble que les écueils de la côte se prolongent et se continuent dans l'intérieur des terres. Nous avions devant les yeux un des aspects malheureusement les plus fréquents de Suède. Une grande partie de ce pays n'est pas très-pittoresque. Il s'en faut que sous ce rapport la Suède, au moins dans le sud, égale la Norvége. Trop souvent on n'y rencontre point d'autre élévation que des coupoles arrondies de granit, d'un aspect insignifiant et monotone. On dirait des sommets de montagnes sortant de terre. Imaginez les Alpes dont on aurait comblé les vallées, et dont les dos seuls seraient saillants. Point de glaciers, mais pour dédommagement la mer qui vient vous surprendre au sein de cette nature alpestre, quand on pourrait facilement se croire à huit mille pieds au-dessus d'elle.

Nous partîmes de Gotha-Borg avec le projet d'arriver le soir à la cascade de Troll-Hetta. Ce mot veut dire la bruyère des sorciers. Là, selon la tradition, se rassem-

blaient ces êtres malfaisants, sous l'odieux nom desquels elle a caché, en les flétrissant, les peuples indigènes de la Scandinavie ; ces Finnois, Telchines du Nord, races industrieuses et extatiques, dont les Lapons sont un débris altéré.

En s'éloignant de Gotha-Borg, le paysage s'embellit. Ici nous dîmes adieu au hêtre : le cours de la Gotha est la limite septentrionale de ce bel arbre, parure du nord tempéré. Bien que déjà nous fussions à la fin de juillet, nous vîmes les deux crépuscules se toucher. Je reconnaissais encore très-bien dans le ciel le point faiblement éclairé qui m'indiquait dans quelle direction se trouvait le soleil au-dessous de l'horizon; quand à côté de cette dernière lueur je vis poindre la première clarté de l'aube. Cette nuit-là, il n'y eut véritablement pas de nuit pour nous.

Par suite de divers retards, nous n'arrivâmes à Troll-Hetta qu'à trois heures du matin. Accablé de sommeil, engourdi de froid, dérouté par cette absence inaccoutumée de ténèbres, j'éprouvai des sensations étranges en me voyant emporter au milieu du brouillard à travers des solitudes qui fuyaient, en entendant nos chariots se précipiter rapidement sur des pentes de granit. Passant du rêve à la rêverie, ces deux états m'offraient tour à tour les images des êtres fantastiques qui avaient donné leurs noms aux lieux qui m'entouraient. Quand mes yeux souvent fermés se rouvraient, je me souviens qu'ils rencontraient un grand cheval noir entraînant avec une incroyable vitesse son léger attelage, et sur lequel était juché un enfant qui semblait un nain suspendu à sa crinière. Je croyais rêver encore. Enfin nous arrivâmes à la cascade de Troll-Hetta. Une brume jaune étendue sur tous les objets laissait entrevoir que le soleil était levé. Dans cette brume se mouvaient quelques

hommes; on y distinguait deux ou trois cahuttes sur des rochers, et une barque qui paraissait échouée.

La cascade de Troll-Hetta est une des plus célèbres dans un pays où il y a tant de cascades; d'autres m'ont plu bien davantage. Ce qui me gàtait surtout celle-ci, c'était le prosaïque accident qui depuis m'attrista souvent en présence des plus belles chutes d'eau de la Suède et de la Norvége : je veux parler de ces collines de sciures de bois qui les dominent en général de leurs sommets peu poétiques. L'utile est bien rarement camarade du beau, et l'utile veut qu'à une belle cascade soit presque toujours accolée une scierie belle aussi à sa manière, mais d'une tout autre beauté.

Le canal de la Gotha, près de Troll-Hetta, offre l'exemple rare d'un grand but d'utilité accompli, qui produit en même temps un effet puissant sur l'imagination; il a fallu détourner un bras de la rivière au-dessus de sa chute, et lui frayer, dans un espace d'une demi-lieue, un chemin à travers le granit. Ce qui frappe le plus, ce sont les huit écluses qui servent à élever les bâtiments du niveau inférieur de la Gotha au niveau du bras qu'on a détaché de sa partie supérieure. Elles sont toutes creusées dans le roc vif. C'est un singulier spectacle pour un homme perdu au milieu des rochers et des sapins, et qui pourrait se croire au sommet des Alpes, de voir tout à coup des navires monter vers lui, d'étage en étage, entre deux murs et par huit échelons de granit[1].

Un bras de mer étroit sépare la Suède de la Norvége. Après l'avoir traversé, nous ne nous aperçûmes d'abord

[1] Ce canal fait partie de la ligne de canalisation achevée sous Bernadotte, qui, au moyen des grands lacs du centre, réunit la mer du Nord au golfe de Bothnie.

de notre entrée en Norvége que par l'augmentation du prix des voitures avec un redoublement d'incommodités. Le pays reste le même : constamment solitaire, tantôt sauvage, tantôt cultivé, sans physionomie bien frappante jusqu'à Christiania.

On éprouve un véritable ravissement, quand, après avoir employé plusieurs jours à parcourir ces solitudes, on découvre, tout à coup, à ses pieds, la ville de Christiania dans une position admirable; au-dessus d'elle s'élève une grande pente verte semée de maisons de campagne, à la manière des beaux environs de Genève; derrière sont de hautes montagnes, et du côté opposé, la ville est bordée par la mer.

Quand nous arrivâmes au sommet de l'Egger-Berg, le soleil se couchait dans une vapeur grisâtre et légère. Les montagnes du fond étaient sombres, l'aspect du pays calme, la mer immobile. Cette grande étendue était muette, aucun mouvement dans le port, on voyait seulement une petite barque rentrer à l'approche de la nuit.

Ce point de vue est un des plus beaux de l'univers.

Regardez-vous du côté de la mer? les formes arrondies de la plage, la mollesse des contours, les longs promontoires, doucement abaissés, permettraient de penser à Naples, si un autre soleil les éclairait. Il faut avouer que c'est une chose étrange et belle à voir, que le golfe de Baia baignant les montagnes du canton d'Uri.

En général, on se plaint de n'avoir pas une idée vraie de l'immensité de la mer, parce que rien n'offre à l'œil un point de comparaison pour mesurer son étendue; mais ici cette foule d'accidents que produisent les anfractuosités du golfe, les pointes, les langues de terre, les récifs dont il est semé, rendent l'immensité sensible et l'agrandissent en la divisant.

De là résulte une prodigieuse variété d'aspects. En sui-

vant le rivage, tantôt vous croyez côtoyer un fleuve qui coule au pied des sapins; tantôt s'arrondit un bassin presque entièrement entouré de rochers; plus loin s'ouvre une soudaine échappée de vue entre de hauts écueils, ou bien un grand cap comme un mur à pic semble clore un lac tranquille; mais sortant tout à coup de derrière ce promontoire, un vaisseau à trois mâts vient vous apprendre que ce lac est la mer, que ces eaux si calmes sont des vagues perdues du grand Océan du Nord, qui ont bondi dans le Cattegat, et qui, de secousses en secousses, sont venues mourir sur ces plages lointaines et silencieuses.

La ville elle-même est sans monuments et sans caractère; une partie est neuve, blanche, régulièrement bâtie, percée de rues symétriques qui se coupent à angle droit, et doit ressembler aux nouveaux quartiers de certaines cités des États-Unis. C'est là qu'habitent les gros négociants et les employés. Une autre partie, occupée par le petit commerce, a une physionomie beaucoup moins régulière, mais beaucoup plus animée. Enfin, à l'extrémité nord de la ville, sont trois faubourgs composés du rebut de la population, ou plutôt d'une sorte de plèbe étrangère, comme celle de Rome, selon Niebuhr, à la population indigène. On donne à ces trois faubourgs les noms expressifs d'Alger, Maroc et Tripoli.

Quel dommage que, dans sa ravissante position, au sein de cette douce et belle nature qui l'environne, et à laquelle va si bien son nom qui sonne à l'italienne, Christiania n'ait pas un monument! Si elle s'agrandissait avec le temps, si elle gravissait la montagne qui la domine, si elle couvrait de *villas* les coteaux qui la cernent, ce serait la Naples du Nord, et une Naples libre.

En effet, s'il y a un pays où la forme du gouvernement soit une monarchie républicaine, c'est la Norvége : là,

nulle aristocratie, une égalité absolue entre les citoyens. Les lois sont votées par une assemblée unique, ouverte à la plus mince propriété : c'est le grand conseil *storthing,* véritable souverain qui a l'initiative, la sanction, le *veto,* c'est-à-dire tout le pouvoir législatif.

Que reste-t-il au roi ? Presque rien ; il n'a que le *veto* suspensif : si le storthing propose trois fois une mesure, et que le roi la rejette chaque fois, après ces trois rejets elle a force de loi. D'autre part, si le storthing a repoussé trois fois une mesure désirée par le roi, la mesure est décidément rejetée. C'est ce qui est arrivé au sujet de la noblesse héréditaire, que le roi voulait introduire en Norvége ; après trois refus du storthing, il a fallu y renoncer. Le droit d'initiative du roi n'est guère mieux traité que son droit de sanction. Les propositions royales attendent leur tour d'inscription, et quand il est venu, le storthing peut les négliger. Il est vrai que le roi a le droit de dissoudre le storthing ordinaire, et de convoquer une session extraordinaire, qui ne s'occupe que de sa proposition ; mais, dans ce cas même, il n'y a pas d'orateur du gouvernement chargé de la soutenir. On peut trouver que l'équilibre manque à une telle constitution ; à quoi les Norvégiens répondent, d'abord qu'ils sont fort heureux, et en outre que le chef de l'État étant le roi de Suède, ils ont dû se réserver plus de garanties contre un souverain étranger. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nul pays en Europe ne possède un gouvernement plus semblable à celui des États-Unis.

L'élection a deux degrés : tous les possesseurs de terres, ce qui forme la masse presque entière de la population, composée surtout de paysans, se rassemblent dans les églises, et nomment les électeurs ; ceux-ci choisissent à leur tour les membres du storthing

dans leur propre sein et parmi ceux qui les ont nommés.

Les sessions ont lieu tous les trois ans; chacune doit durer au moins trois mois, et quand le roi la porte à six, les députés reçoivent une indemnité. Cet usage est tout à fait dans les mœurs démocratiques du pays.

Nous nous trouvions à Christiania, précisément pendant une session. Nous fûmes curieux d'assister à une séance du storthing; ainsi s'appelait cette ancienne assemblée des peuples scandinaves, type de nos *champs de mai*, où les guerriers se réunissaient une ou deux fois l'an, sous le ciel, tantôt dans une vaste plaine, tantôt sur une montagne; en Islande, sur le rocher volcanique de Thing-valla. Le storthing, que nous avions sous les yeux, était plus modeste : dans une petite salle très-simplement décorée, soixante membres environ délibéraient. Ils étaient vêtus de noir; un seul réjouissait l'œil et le cœur par son costume pittoresque et national : le législateur avait conservé l'habit du paysan. Dans la galerie ouverte au public, un matelot presque en chemise, tenant respectueusement son bonnet, paraissait suivre la discussion avec un intérêt religieux. Ces deux hommes représentaient, l'un au sein, l'autre en dehors de l'assemblée législative, la participation des classes inférieures aux affaires, participation certes bien légitime dans un pays où tout le monde sait lire.

Je ne pouvais pas encore comprendre bien distinctement les orateurs; mais mon oreille était frappée du retour fréquent de ce mot *grund-lov* (loi fondamentale), toujours prononcé avec une accentuation énergique. Cet appel réitéré à la constitution du pays était la base du débat. Le ton de la discussion paraissait excellent,

et, bien que vif, mesuré. Les formes parlementaires anglaises étaient observées rigoureusement : chaque député parlait debout, de sa place, en s'adressant au président. J'étais émerveillé et vraiment édifié de trouver, aux extrémités de l'Europe, un peuple si avancé dans les habitudes constitutionnelles, encore toutes nouvelles pour lui, surtout quand je réfléchissais qu'il n'avait eu, durant plusieurs siècles, pour s'y préparer, que le régime très-paternel, il est vrai, mais entièrement despotique des baillis danois, gouvernant la Norvége au nom d'un souverain étranger et absolu. La liberté porte avec elle ses enseignements, et qui l'aime d'un amour sincère, sait bientôt la pratiquer.

Malgré leur émancipation de la couronne de Danemark, les Norvégiens sont encore Danois sous beaucoup de rapports. Les mœurs de Christiania sont, à peu de chose près, celles de Copenhague. On trouve dans les deux villes le même mélange d'habitudes et de langues étrangères. Le danois est l'idiome du pays, et l'existence du *norvégien* est une prétention nationale. Le norvégien imprimé est du danois ; la prononciation le dénature un peu. Dans l'intérieur, et surtout dans le nord de la Norvége, on parle différents dialectes qui se rapprochent plus du suédois, uniquement parce que l'ancien langage de la Scandinavie, père des idiomes qui s'y parlent aujourd'hui, s'est moins altéré dans ces vallées et en Suède qu'en Danemark. Deux enfants qui ressemblent plus à leur père que le reste de la famille, se ressemblent aussi davantage entre eux.

La Norvége a ses chants populaires, comme le Danemark et la Suède ; mais un bien petit nombre a été recueilli. A cela près, jusqu'à son affranchissement, sa littérature se confondait avec la littérature danoise, dont elle peut revendiquer pour elle le plus bel ornement :

Holberg, le second comique de l'Europe, le Molière danois, était Norvégien.

Depuis l'établissement de la constitution, l'indépendance et la liberté politique ont produit en Norvége, comme il arrive toujours, un commencement de littérature nationale. On cite déjà quelques noms, Biergaard, Schwach, Hansen; leurs principales productions sont des chansons à boire ou des chants patriotiques. Je demandais à un négociant, homme fort simple, si les Norvégiens avaient de ces chants avant l'époque de la constitution: « Alors, me répondit-il avec orgueil, nous n'étions pas un peuple. » Un autre négociant a proposé un prix pour le meilleur chant national; c'est M. Biergaard qui l'a remporté. Ce chant n'a pas une couleur bien originale, mais il est énergique, et on y sent une nationalité assez vive. Le poëte parle à ses compatriotes de leurs côtes neigeuses, de leurs cascades, de leurs mers poissonneuses, en homme fier de son pays; puis il ajoute:

« Librement pense et parle le Norvégien; librement il travaille au bien du pays; les oiseaux dans nos bois, les vagues de l'océan du Nord, ne sont pas plus libres que l'homme de Norvége, dont la volonté obéit à la loi qu'il s'est donnée. »

Un autre hommage rendu à la constitution norvégienne, c'est l'accroissement de la population de Christiania, qui a doublé depuis 1814.

Les sciences aussi commencent à être cultivées à Christiania. Cette ville possède maintenant un jardin des plantes, une université et quelques professeurs de mérite dans les sciences physiques, entre autres MM. Keyser et Esmark. Il était Norvégien, ce malheureux Abel, ce mathématicien de si grande espérance, qui est venu mourir obscur à Paris, en attendant que l'Académie eût trouvé le temps de s'occuper de ses mémoires, et

qui, alors, a été proclamé un homme supérieur..... quelques jours trop tard pour emporter en mourant cette consolation, que du moins on avait reconnu ce qu'il valait.

Une tournée dans les environs de Christiania est une promenade en Suisse. La ressemblance des localités s'étend à tout le reste, jusqu'à la forme des maisons, à la tournure et à la figure des habitants. Un Suisse, qui faisait partie de notre caravane, s'écriait sans cesse : « Voilà qui est exactement comme dans le canton de Berne. » Deux choses seulement qui manquent aux environs de Berne, se trouvent aux environs de Christiania, de larges rivières et la mer.

La présence perpétuelle de l'eau est le caractère de la Norvége. Ce n'est pas sans raison qu'elle s'appelle, chez Ossian, la terre des lacs, puisqu'on dit qu'elle en renferme trente mille. Je ne les ai pas comptés, mais ce nombre ne m'étonne point. Joignez à cela les innombrables bras de mer, détroits, golfes, qui découpent et entament les côtes. Aussi, dans un paysage norvégien, c'est l'eau qui forme les principales masses et les principaux plans. Il y aurait là, pour nos paysagistes, des effets neufs, au moins des essais curieux à tenter. On a vu qu'il n'est ni difficile, ni coûteux de visiter la Norvége. Je leur recommande, le cas échéant, le point de vue célèbre de Krog-Leven, à quelques lieues de Christiania, et celui qui porte le nom presque mérité de *Montée du Paradis*.

Dans nos excursions aux environs de Christiania, nous éprouvâmes souvent les brusques variations de la température d'un été de Norvége. Je me souviens d'un jour, où, le matin, on sentait dans le vent la froideur des neiges qu'il avait traversées, et à midi, au milieu d'un lac, je me penchais sur le bord de notre bateau, haletant après

quelque brise. Mes compagnons dormaient, accablés par la chaleur, tandis qu'un seul rameur nous faisait traverser lentement ce grand lac entouré de rives sauvages, et qu'une cloche retentissait dans ce désert silencieux et brûlant du Nord.

L'objet le plus curieux de notre petite tournée, était la mine d'argent de Kongs-Berg. Un mille avant d'y arriver, on entre dans un désert; au milieu de ce désert, on découvre tout à coup une ville qu'on n'attendait pas là. On voit sur le champ que c'est un produit de la mine, que la mine seule fait subsister. Il est trop vrai, avec la mine, la ville a prospéré; la décadence de l'une a entraîné la misère de l'autre. Dans un temps, la population était de *onze mille âmes; maintenant, elle est de trois mille cinq* cents, dont un quart mendie.

C'était la première mine où je pénétrais. J'éprouvai ce qu'on éprouve toujours en pareil cas. Je m'étonnai de me sentir enfoncé si avant dans la montagne; je fus livré à toutes les sensations bizarres qui nous attendent dans ce monde ténébreux, où l'on marche comme au hasard, étourdi par le craquement des machines criant dans l'abîme, par le bruit des cascades souterraines, qui se mêle aux chants rauques des mineurs, aux coups lointains et sourds du pic et du marteau, où l'on avance ébloui aux lueurs vacillantes des torches, suspendu à des *échelles glissantes*, ou rampant entre des roues énormes, sur des *planches fragiles*.

Nous avions fait cent cinquante lieues depuis Copenhague pour gagner Christiania; il nous en restait autant à faire pour atteindre Drontheim, l'ancienne capitale des rois de Norvége. Nous nous mîmes donc en marche, en nous enfonçant toujours plus au Nord, et nous nous dirigeâmes vers le Dovrefield, où nous devions franchir les Alpes scandinaves. C'est dans ce trajet que

la nature norvégienne nous apparut dans toute sa majesté.

Il fallait l'intérêt de ce spectacle pour nous dédommager des fatigues qu'il nous coûtait. Dans nos charrettes découvertes, nous étions exposés à la pluie, qui dura huit jours [1]. Ces charrettes devenaient de plus en plus incommodes, à mesure que nous avancions davantage. On ne pouvait ni s'y asseoir, ni s'y coucher; on était réduit à une attitude forcée, qu'on ne pouvait supporter qu'en la changeant au bout de quelques minutes contre une attitude moins pénible. C'est ainsi que, le premier jour, après notre départ de Christiania, nous côtoyâmes le grand lac de Mieusen. Le chemin, pierreux comme le lit d'un torrent, montait et descendait sans cesse. A la descente, nos chevaux se précipitaient avec impétuosité, et les cahots, qui nous disloquaient, faisaient tomber sur nos épaules les malles qui auraient dû nous servir d'appui. Quand nous montions, notre pesanteur nous entraînait à l'arrière de notre tombereau. Il résultait de cette accumulation de poids dans cette partie, qu'au milieu d'une de ces montées, que des chevaux norvégiens peuvent seuls tenter, les chevilles du brancard cédaient, et le brancard s'élevant comme le bassin vide d'une balance, nous qui formions le bassin pesant, nous nous trouvions sans cesse au moment d'être culbutés en arrière, et de rouler dans le lac. Mais le paysan qui nous conduisait ne s'émouvait guère de pareils accidents; il sautait à terre, et, pesant sur le brancard au point de se faire enlever à demi, finissait par rétablir l'équilibre. Alors il coupait une nouvelle cheville, la fichait dans

[1] On échappe à tous ces inconvénients en se munissant, à son entrée dans le pays, d'un cabriolet. Mais on ne peut se servir commodément d'aucune voiture plus pesante.

le brancard, reprenait sa place, et faisait galoper son cheval.

Je ne peux dire que je fusse très-mécontent de cette manière de voyager. La nouveauté m'en plaisait. Et par moments, couché à la renverse sur cette horrible charrette, trempé par la pluie, ne voyant que les sapins à travers lesquels j'étais emporté et le lac, dont les flots et les bords se confondaient avec le brouillard, j'éprouvais quelque chose du ravissement que lord Byron ressentait dans sa barque, sur le lac de Genève, au sein d'une nuit orageuse.

Toute la journée du lendemain et la matinée du surlendemain furent employées à suivre les bords du grand lac Mieusen, que nous ne perdions jamais de vue pour longtemps. J'eus le loisir de me convaincre, en longeant ses rives monotones et solitaires, que l'uniformité dans la grandeur est le caractère dominant de la nature du Nord. Une certaine pente verte, assez semblable à un côté d'une vallée des Alpes, s'élevait perpétuellement sur l'autre bord du lac, ainsi que je l'avais remarqué à son commencement. C'était comme une décoration qui voyageait avec nous. Le lac avait aussi toujours à peu près le même aspect. A sa longueur, à ses sinuosités, on eût dit un large fleuve débordé entre de hautes montagnes.

C'est la grandeur des distances, c'est l'étendue des lieux qui distinguent surtout ces régions des autres pays de montagnes que je connais, par exemple la Suisse. En Suisse, on passe sans cesse d'une vallée à une autre vallée, d'un canton à un autre canton; on peut commodément s'élever, dans une même journée, à diverses latitudes, visiter des populations différentes de mœurs, de costume, de langage; mais en Norvége, on fait trente lieues sans quitter le bord du même lac, sans sortir du même district, on ne s'effraye point d'un détour de cinquante lieues pour

voir une cascade; tel paysan fait tous les dimanches, pour aller en poste à l'église la plus proche et pour en revenir, plus de chemin qu'un habitant de l'Oberland n'en fait dans toute l'année. Comme l'homme est borné, et qu'il ne peut saisir qu'un point à la fois, cette grandeur ne frappe pas d'abord, et la portion de vallée où l'on se trouve produit au premier coup d'œil le même effet qu'une vallée entière de la Suisse; mais le temps s'écoule, les relais se succèdent, et on retrouve encore devant ses yeux les tableaux qu'on a déjà contemplés : alors on commence à s'étonner que le même spectacle dure si longtemps; on se rappelle tout le chemin qu'on a fait, et on arrive ainsi à sentir par réflexion le grandiose de cette vaste nature.

En Norvége, les vallées sont des provinces, les torrents sont des fleuves, les lacs de petites mers. La hauteur absolue des montagnes seule n'est pas sur cette grande échelle. Des montagnes de huit mille pieds sont peu dignes de ce magnifique entourage.

Il est à regretter de ne pas rencontrer au bout d'une de ces vallées le Mont-Blanc, à qui elles siéraient mieux que la mesquine vallée de Chamouny; il est certain que dans le Nord, aux grandes forêts, aux grands lacs, aux longs fleuves, aux masses de rochers, il manque pour couronner cette harmonie d'immensité d'être dominés par de gigantesques sommets.

Le Gulbrand-dale est une de ces vallées de cinquante lieues dont je parlais tout à l'heure; elle débouche dans le lac Mieusen. En le quittant, nous entrâmes dans cette gorge longue et profonde qui devait nous conduire au Dovrefield, où est le plus haut passage des Alpes scandinaves. Quand on pénètre dans le Gulbrand-dale, l'aspect du pays change tout à coup; au lieu des pentes doucement inclinées qui bordent le Mieusen, on se trouve d'a-

bord au fond d'un précipice étroit, dominé de tous côtés par des sommets qu'on voit s'élever les uns au-dessus des autres, à mesure qu'on s'élève soi-même en serpentant au milieu d'eux.

La pluie recommença dans cet endroit et nous tint depuis assez fidèle compagnie jusqu'à ce que nous eussions passé le Dovrefield. Pour m'en consoler, je me faisais ce raisonnement, qui se peut défendre : en général, les formes des montagnes scandinaves manquent de beauté ; il n'y a pas pour l'œil beaucoup à gagner à saisir bien exactement les rudes contours de ces masses, comme s'il s'agissait des lignes gracieuses d'Albano ou de Tivoli. Un jour terne, un ciel pluvieux ne vont point mal à un pays sévère et triste, pas plus qu'à un monument gothique, tandis que la lumière, et une lumière éclatante, est nécessaire à la nature méridionale comme à l'architecture grecque ou romaine. Je dirai plus : le Nord, à quelques exceptions près, est vraiment laid par un beau soleil; cette splendeur hors de place ne sert qu'à faire sentir durement à l'œil les pointes aiguës des sapins, les formes tantôt heurtées, tantôt plates des rochers ; la nature est alors comme une laide qui s'entourerait de bougies ; mais il est des figures qui, sans être belles, plaisent dans le demi-jour ou entrevues à travers un voile; la nature a dans le Nord besoin de cette coquetterie, et c'est quand elle se voile de ces brumes, qu'elle apparaît dans sa véritable beauté. Une lumière pâle, un ciel nébuleux, composent avec la sombre verdure des pins et la teinte grisâtre des rochers une harmonie douce et triste qui n'est pas sans charme. Les effets de pluie et de brouillard dans les montagnes donnent souvent naissance à des accidents qui plaisent, mais qu'on ne peut ni décrire ni presque se retracer; c'est à l'horizon une vapeur blanchâtre, pluvieuse et un peu éclairée, ou un sommet

que termine brusquement une masse de nuages noirs; on voit le brouillard flotter sur les vallées, ramper le long du flanc boisé des montagnes, se poser sur leurs crêtes : soudain, avant qu'on se soit rendu compte de son mouvement, il vous entoure et l'on n'aperçoit plus rien. Mais voilà qu'un coup de vent le chasse, le précipite dans les ravins, l'emporte en tourbillons sur la cime des montagnes, alors on voit autour de soi, à ses pieds, au-dessus de sa tête, tantôt loin, tantôt près, s'ouvrir, se refermer des échappées rapides; le voile se déchire, se déploie, se lève, retombe, puis on aperçoit tout à coup au milieu de la vapeur une prairie, une cabane, éclairée par le soleil; ou bien une haute cime s'élève comme une île du milieu des vagues fantastiques de brouillard que le vent roule et amoncelle autour de ses flancs. Tel était le spectacle que nous avions fréquemment dans le Gulbrand-dale, en suivant le fleuve qui en a creusé les profondeurs. Ce fleuve, moitié lac, moitié torrent, par moments se précipitait en larges cataractes; par moments donnait l'idée d'un bras de mer par le murmure de ses flots, que le vent descendu des hauteurs brisait sourdement contre les troncs des sapins et les racines des aunes.

Sur toute la route de Christiania à Drontheim, dans un espace de cent cinquante lieues, on ne rencontre pas un village; chaque famille vit isolée dans son gaard[1]. Ce mot est intraduisible; nul autre ne donne une idée exacte de la manière d'être des paysans norvégiens. Un gaard est un groupe plus ou moins considérable de maisons en bois, qui ne constituent à elles toutes qu'une seule habitation. Dans l'une de ces petites maisons, couchent tous les membres de la famille, souvent assez nombreuse;

[1] On prononce Gór.

dans une autre, ils se réunissent pour manger, dans une troisième est la cuisine, dans une quatrième la grange : il en est de même pour le grenier commun. En un mot, tout ce qui ordinairement demande une pièce séparée, forme ici une cabane à part. Un gaard, c'est une maison décomposée. Cette disposition singulière du gaard est particulière à la Norvége, elle y remplace le village ; le village est une agglomération de familles, le gaard est la famille primitive, dont les membres habitent, possèdent, vivent en commun ; il semble que ce soit là l'élément le plus simple de la société, et qu'en Norvége on en soit resté à son premier degré. Probablement les peuples germains, avant de former des villages, s'établissaient par famille sur le sol qu'ils occupaient : ces établissements devaient ressembler beaucoup au gaard norvégien. En général, c'est en Norvége que se sont le mieux conservées les mœurs originelles de ces peuples, c'est là que s'est réfugiée la vieille Germanie, c'est là qu'il faut aller chercher un commentaire de Tacite.

Ces cabanes offrent rarement le luxe d'une construction en planches ; plus souvent leurs murailles sont composées de troncs de sapins placés les uns sur les autres et serrés artistement : de la mousse placée à l'intérieur, dans les jointures, achève de les rendre impénétrables à l'air, et avec cette grande simplicité de moyens, ces demeures tout à fait primitives sont assez chaudes et assez confortables.

On n'y trouve pas une grande opulence, cependant on y remarque plus de saleté que de misère. La terre est bien peu fertile en Norvége, mais il y en a tant pour si peu d'hommes, et ils ont si peu de besoins! Quelquefois même j'ai été surpris de rencontrer sous le toit d'une cahutte perdue dans le désert une bonne batterie de cuisine en très-bel ordre, et un air de satisfaction et de

fierté qui annonçait dans les possesseurs l'absence du besoin et du souci.

Le second jour de notre entrée dans le Gulbranddale, nous arrivâmes le soir au bord d'un petit lac. Nous nous étonnions de ne pas voir sur la rive le gaard qui devait nous servir d'asile pour la nuit, il était de l'autre côté. En Norvége, on traverse un lac comme ailleurs le ruisseau; un bateau nous attendait, qui nous passa sur l'autre bord. Je trouvais assez poétique cette manière d'arriver à l'auberge.

Ce gaard était un des mieux fournis que j'eusse encore vus, et le paysan auquel il appartenait devait vivre au bout de son lac dans une certaine aisance. Sa femme avait un vêtement noir très-propre; pour lui, grand, fort, la démarche lente, les manières lourdes, couvert d'une étoffe velue, l'air fier et gauche, comme embarrassé entre son orgueil de paysan indépendant et sa condition d'aubergiste, il avait assez la mine d'un ours forcé à servir, qui obéirait en grondant.

Le lendemain nous continuâmes à nous élever toujours de plus en plus, et nous arrivâmes au pied du Dovrefield. Nous rencontrâmes ce jour-là le monument d'une victoire remportée par les Norvégiens sur un corps écossais commandé par un capitaine Saint-Clair, au service de la Suède. Ces Écossais furent écrasés dans cette vallée par des rochers que leurs ennemis firent rouler sur eux du haut des montagnes. Une croix de pierre est placée au lieu où ils ont péri. Il existe sur cet événement une ballade devenue populaire; nous nous la fîmes chanter par un paysan pour en connaître l'air. On ne se serait pas douté qu'il eût été fait pour un chant de triomphe, tant il était languissant et triste. Il en est de même de tous les chants populaires du Nord; bien que souvent les paroles expriment la gaîté ou un sentiment vif, la mélodie

en est toujours traînante et plaintive : c'est que le caractère de la musique nationale ne traduit pas telle ou telle disposition passagère, mais le fond même de l'âme d'un peuple. Or, la tristesse est le véritable caractère du Nord, on l'y retrouve partout; dans le silence et la grandeur de la nature, dans le morne regard de l'homme, dans sa démarche lente et son chant plaintif, dans les brumes de la mer, dans les longues nuits et les longs crépuscules. Il m'est arrivé par moment d'avoir un sentiment bien profond et bien intime de cette tristesse septentrionale, quand, m'éloignant un peu de mes compagnons, j'allais m'asseoir sur un sapin renversé, et que je promenais mes regards sur une étendue immense et silencieuse. Je restais ainsi longtemps sans qu'aucun mouvement, aucun son, vinssent m'arracher à ma rêverie, et cependant le bruit le plus léger se fait entendre dans le calme universel : c'est un petit oiseau qui se plaint faiblement dans les airs, ou le cri d'un corbeau caché dans un nuage, ou un coup de rame au loin sur un lac solitaire.

Je retrouve une note écrite le 15 août, au moment de passer le Dovrefield.

« .... Nous n'avions point de chevaux, il a fallu attendre plusieurs heures dans cette cabane, la dernière avant le passage des montagnes; elle ne renfermait qu'un vieillard ivre qui ne comprenait rien à mes demandes de chevaux et de charrettes, et dont l'idée fixe était de me faire prendre de son tabac dans son horrible tabatière. Je suis sorti pour échapper à cette hospitalité; je me suis assis devant un chalet sur quelques peaux qui se trouvaient là; en face de moi, un torrent tombait d'un immense escarpement, une clochette retentissait au loin; à quelque distance, des vaches ruminaient, couchées sur la mousse mouillée. Il faisait humide et froid, il pleuvait

sur les montagnes. Au bout d'une longue vallée, pleine de maigres sapins, s'élevaient des cimes nues; le soleil les éclairait-il? ou seulement leur couleur était-elle un peu plus pâle que celle des cimes environnantes? J'ai douté longtemps. Je me suis demandé quelle heure il pouvait être, je n'en avais aucune idée, nous avions depuis le matin été témoins de la même désolation, et nul souvenir distinct et varié ne pouvait marquer pour nous les instants; d'ailleurs ces jours brumeux se confondent avec le crépuscule. J'ai regardé à ma montre, il était six heures. Je n'ai pu m'empêcher de penser tout à coup à Naples et de me dire : « C'est l'heure du Corso; à présent, les voitures roulent au bord de la mer, sur cette belle plage où est Chiaja; la gaîté du soir commence à faire retentir Sainte-Lucie, le Vésuve est violet, la mer bleue, verte, étincelante, et le soleil, qui le croirait? ce même soleil, disparaît derrière le Pausilippe embrasé! »

III.

SUITE DE LA NORVÉGE.

Mœurs des paysans norvégiens. — Maîtres d'école ambulants. — Duels singuliers. — Passage des montagnes. — Vallée des cascades. — Drontheim. — Maisons de bois. — Antiquités. — Ignorance d'un bibliothécaire. — Mœurs de Drontheim. — Crépuscule. — Adieux à l'océan du Nord.

Nous étions arrivés au cœur de la Norvége; nous allions franchir le Dovrefield, le Saint-Gothard des Alpes scandinaves. Là nous pouvions observer, dans toute sa pureté, le caractère des paysans norvégiens, de ces hommes lents et énergiques, simples et fiers, rudes et hospitaliers. Cette lenteur de leurs mouvements et de leur esprit semble tenir à leur organisation et à leur climat. Leurs fibres, naturellement plus dures que celles des méridionaux, raidies encore par le froid, n'ont ni mobilité ni souplesse, mais de la ténacité et de la force. Si on leur adresse la parole, il s'écoule toujours quelques minutes avant qu'ils s'en aperçoivent; rarement ils répondent à une première question.

C'est que leur cerveau n'a pas eu le temps de faire



l'opération nécessaire pour comprendre. Mais une fois qu'ils comprennent, ils comprennent bien et répondent avec une droiture et une fermeté de sens qui étonne. Pour le plus simple calcul, pour des comptes qu'ils sont obligés de faire tous les jours, il leur faut un temps surprenant, mais aussi ils ne peuvent pas plus se tromper qu'une machine arithmétique. Le voyageur qui arrive à la porte d'une auberge, fort pressé de se reposer et de se restaurer, ne saurait se défendre de quelque humeur, en voyant ces géants immobiles, debout sur le seuil de la maison, les bras croisés, et fumant leur pipe avec un flegme parfait. On s'agite, on s'impatiente, on les questionne, ils continuent à fumer avec la plus profonde indifférence, et vous regardent fixement sans paraître vous apercevoir. Mais ce même homme, à qui il a fallu tant de temps pour se convaincre que vous étiez là devant ses yeux, et que vous aviez besoin de lui, une fois que cela sera bien entré dans sa tête, se mettra en devoir, sans se presser, il est vrai, de vous fournir consciencieusement tout ce qui est à sa disposition. Ne l'étourdissez pas de questions, ne lui donnez jamais deux ordres à la fois, ayez patience, tout sera fait sans ostentation, sans empressement, mais avec une scrupuleuse attention et une exactitude souvent désintéressée.

Ces hommes ont autant de fierté que de droiture ; ils ont gardé fidèlement le tutoiement des âges héroïques, et l'adressent à tout le monde sans exception, à leurs pasteurs comme aux étrangers, que peut surprendre d'abord cette allocution familière.

Le sentiment de leur indépendance, de la constitution vraiment républicaine sous laquelle ils vivent, n'ôte rien, comme on peut croire, à cette fierté native. Ils ont une idée fort nette de leur situation politique à l'é-

BIBL. STE GENEVIÈVE

gard de la Suède. L'un d'eux nous disait : « Les Norvégiens n'ont rien à démêler avec les Suédois ; ils ont le même roi, et voilà tout. » Sur toute la route de Christiania à Drontheim, nous rencontrions les paysans occupés du storthing qui venait de finir ; des vieillards en guenilles sortaient de leurs cabanes pour venir s'enquérir auprès de nous si la session était terminée.

On sera moins surpris de cette préoccupation générale de la chose publique, si l'on se rappelle que tous les paysans, sans exception, savent lire et écrire. On n'admet à la communion que ceux qui ont reçu cette instruction élémentaire. Elle est également exigée pour l'exercice des droits politiques. Par ces deux raisons, nul ne s'en dispense.

La difficulté est d'aller à l'école dans un pays où les habitations sont isolées et séparées quelquefois par une distance de sept à huit lieues. Comment faire? On obvie à cet inconvénient par des maîtres d'école ambulants. L'un d'eux s'établit sur un point pour un temps, durant lequel il instruit tous les enfants des habitations qui ne sont pas trop éloignées. Cela fait, il lève sa tente et va porter ailleurs son enseignement nomade. Malgré cette facilité, les écoliers doivent avoir encore de terribles courses à faire pour en profiter ; et avec une tête norvégienne qui n'apprend pas vite, un petit paysan doit faire en allées et venues l'équivalent d'un voyage avant de savoir lire.

Tout paysan a sa Bible, qu'il lit le dimanche, et souvent d'autres livres encore. Au rapport des libraires de Copenhague, il se vend, proportion gardée, beaucoup plus de livres en Norvége qu'en Danemark ; et cela non-seulement dans les villes, qui, d'ailleurs, ne sont pas nombreuses, mais encore dans l'intérieur du pays.

M. P.-E. Muller[1], à qui j'emprunte ce détail, dit avoir connu des voyageurs qui avaient trouvé chez un paysan, dans les montagnes, un Euclide que le père de famille avait étudié d'un bout à l'autre ; chez un second, il trouva quelques écrits de Kant ; chez un troisième, un volume de Rousseau.

On m'a conté à Christiania qu'un autre voyageur, étant arrivé dans une vallée reculée de la Norvége avec des instruments de physique pour mesurer les hauteurs des montagnes, avait excité chez ces paysans un étonnement qui d'abord faillit lui être funeste. On le prit pour un sorcier, et on alla chercher le ministre pour l'exorciser. Jusque-là son aventure ressemble à beaucoup d'autres ; mais ce qui me paraît caractériser les Norvégiens, c'est ce qui suit. En s'expliquant, il parvint à leur faire comprendre la destination, et jusqu'à un certain point l'emploi de ses instruments. Alors ils passèrent de l'inquiétude à l'admiration, se firent dire les hauteurs de toutes les montagnes environnantes, les gravèrent dans leur mémoire, les apprirent à leurs enfants ; et depuis, quand d'autres voyageurs sont venus dans ce coin écarté, ils ont été fort étonnés de trouver ces bonnes gens si bien informés de la hauteur de leurs montagnes, et tout fiers de posséder quelques éléments de trigonométrie.

C'est probablement à cette grande diffusion de l'instruction populaire qu'est due la rareté des crimes et des supplices en Norvége. La peine de mort y est presque inconnue. Cependant, il y a quelques années, cinq hommes commirent un assassinat sur des marchands qui avaient imprudemment tenté leur cupidité, en leur

[1] Ueber den ursprung und verfall der Islaendischen historiographie, p. 153.

laissant voir qu'ils étaient porteurs de sommes assez considérables ; mais le crime était pour les meurtriers quelque chose de si nouveau, de si étrange, ils étaient si embarrassés de ce qu'ils avaient fait, qu'ils se trahirent bien vite, avouèrent tout au premier interrogatoire, et, selon l'ancienne coutume du pays, eurent la tête tranchée avec la hache.

Par moments, les paysans norvégiens sortent violemment de ce calme qui leur est habituel, par de courtes explosions d'une gaîté sauvage, par la colère ou par l'ivresse. Souvent il en résulte des combats sérieux. Leur arme est un couteau à gaîne qui pend toujours à leur ceinture; mais si ce que l'on dit est vrai, ils portent jus que dans la fureur du duel le sang-froid qui leur est propre. On assure qu'avant de combattre, chacun lance son couteau contre une table, et que le point d'honneur, la loi du combat, leur défend d'enfoncer cette arme dans le corps de leur adversaire plus avant qu'elle n'est entrée dans le bois. On ne peut assez admirer tant de bonne foi dans la convention, et une précision d'adresse et de loyauté si grande dans son accomplissement.

Ces paysans ont encore une autre sorte de duel qui se conçoit plus facilement. Chacun des deux combattants tient dans la main droite un de ces redoutables couteaux, et, de la gauche, saisit fortement le poignet droit de son adversaire ; ainsi chacun s'efforce à détourner le coup de l'autre en lui portant le sien. Ce duel, qui tient de la nature de la lutte, convient à des montagnards, chez qui la force corporelle et l'agilité sont les qualités principales, et celles qui doivent toujours avoir l'avantage.

Nous avions franchi le fameux passage du Dovre-Field presque sans nous en apercevoir. J'attendais toujours une cime escarpée qu'il nous faudrait gravir ; mais comme

nous avions fait cinquante lieues en nous élevant insensiblement, nous étions arrivés sans nous en douter jusqu'au sommet, et, à force de petites montées et de petites descentes, nous nous trouvâmes de l'autre côté.

Du reste, rien de plus triste que ces hauteurs : le terrain se compose presque uniquement de tourbières, de mousse, de pierres et de marécages. On ne conçoit pas qu'à cette élévation on puisse trouver tant d'eau. On la voit sourdre de tous côtés. Nous n'apercevions, à travers le brouillard qui nous entourait, que de petits lacs et de petites vallées, des crevasses où traînait quelque reste d'une neige paresseuse, des bouleaux rabougris et déformés, des montagnes longues, arrondies, couvertes du lichen que paissent les rennes. En somme, tout ce pays ressemble beaucoup à celui des Lapons. En s'élevant, on trouve toujours l'analogue des régions situées plus au Nord : les hauteurs moyennes de la Suisse donnent une idée des plaines de la Suède ; et ici, près des sommets de la Norvége, j'avais une anticipation des marais de la Laponie.

Un véritable enchantement m'attendait sur le revers du Dovre-Field. Je marchais tête baissée à l'entrée d'une vallée qui débouche hors des montagnes ; tout à coup je lève les yeux et j'aperçois près de moi trois cascades, dont l'une semblait tomber des nuages assez bas qui flottaient sur nos têtes ; un oiseau de proie volait en cercle à l'entour, et parfois venait la raser de son aile. Les cascades qui sont dans les livres, qu'on va chercher de propos délibéré, m'ennuient presque toujours ; mais ici la surprise, l'inattendu de cette rencontre me ravit, et, dès ce moment, la même surprise se renouvelait à tous les pas. Je me croyais chez Ossian ; c'était bien la vallée aux cent torrents, la vallée étroite et retentissante de Cona. Ce n'est qu'en Norvége, après plusieurs jours de pluie,

qu'on peut trouver cette abondance d'eau vive, ce luxe de cascades. Chaque rocher avait la sienne; toutes étaient différentes de forme, d'aspect, d'effet pittoresque : les unes tombaient à ma droite du sommet qui bordait la route; j'en voyais à ma gauche blanchir sur l'autre flanc de la vallée; d'autres encore grondaient invisibles comme un tonnerre souterrain. Tantôt c'était de loin comme un filet d'écume serpentant sur un fond noir; tantôt comme une écharpe se détachant d'un sommet et se déroulant dans les airs; celles-ci glissaient sans bruit le long des pentes; celles-là, d'un seul bond, se précipitaient dans une vallée étroite et profonde, tombaient comme un fleuve ou se brisaient en mille ruisseaux; l'une s'échappait à mi-côte d'une large grotte, puis, comme un cône immense, s'engouffrait dans un abîme. Une autre couvrait tout un pan de rocher de sa nappe large et transparente. J'en vis deux surtout, former le contraste le plus frappant du gracieux et du terrible : la première semblait un ruban d'argent qu'une main invisible laissait flotter au-dessus de la cime des sapins et des bouleaux; pour la seconde, on eût dit un grand serpent blessé traînant ses replis sur le flanc de la montagne, et se roulant dans son écume.

Je sais qu'on perd ses paroles à vouloir décrire de pareilles scènes et que les lecteurs redoutent les efforts maladroits qu'on fait pour les rendre; mais il faut savoir gré de sa retenue à un homme qui a vu quelques centaines de cascades et qui se borne à en décrire une demi-douzaine.

Quand on a passé le Dovre-Field, la nature prend un caractère encore plus imposant de grandeur et de solitude; les formes des montagnes deviennent plus hardies, les vallées s'élargissent, et on découvre ces immenses horizons que je n'ai vus qu'en Norvége. A mesure qu'on

avance vers le Nord, la verdure, qui est le véritable ornement de ces contrées, redouble de fraîcheur; l'œil en est constamment enchanté, on oserait presque dire ébloui, tant elle est vive et éclatante. Cette verdure perpétuelle tapisse toutes les montagnes, borde tous les lacs et tous les torrens, gravit les pentes les plus escarpées des rochers et couronne leurs cimes les plus aiguës. Les toits des cabanes sont verdoyants comme des prés. L'avoine y croît en abondance, de sorte qu'on pourrait y faucher et même y moissonner. Des pieds de sorbier des oiseaux y poussent même quelquefois, et alors on dirait que ces toits portent des vergers.

La beauté des sapins de Norvége est célèbre. Ces arbres paraissent être d'autant plus beaux, qu'ils approchent plus de la latitude, au delà de laquelle leur taille diminue; c'est comme les Norvégiens si grands, qu'on rencontre tout juste avant les Lapons si petits. Il semblerait que le froid est favorable au développement de l'homme et des végétaux jusqu'à un certain point, et au delà l'arrête brusquement. Le bouleau, qui seul partage avec le sapin la possession de ces déserts de verdure, y atteint aussi des proportions plus grandes que dans nos climats. Sa forme est plus majestueuse, ses branches plus tombantes; il offre souvent l'aspect du saule pleureur, et son feuillage pâle et délicat se détache avec grâce sur le feuillage des sapins dont il égaye un peu la teinte mélancolique.

Nous approchions de Drontheim, de cette ancienne capitale des rois de Norvége; mais rien n'annonçait le voisinage d'une ville de dix mille âmes : c'était toujours la même solitude; d'immenses forêts, d'immenses horizons et point d'hommes; d'énormes masses de montagnes amoncelées les unes derrière les autres, de vastes espaces de verdure et de vastes espaces d'eau. Imaginez avec cela

un ciel gris, un jour sans éclat qui ne semblait pas venir du soleil, tant il était terne et morne; une tristesse infinie et un grand calme.

Après avoir traversé une dernière forêt de sapins, puis des pelouses désertes semblables à toutes les autres, on se trouve sur une petite hauteur; au delà on n'attend rien que des nouveaux déserts. Tout à coup on aperçoit à ses pieds les toits rouges de Drontheim. En présence de Drontheim, il est impossible de ne pas songer à Christiania. Les deux villes sont placées au fond d'un de ces *fiords*, ou bras de mer nombreux, qui s'étendent dans l'intérieur de la Norvége et l'entament si profondément. Le fiord de Drontheim a trente lieues. C'est jusqu'à la pleine mer un labyrinthe d'îles, d'îlots, de promontoires; mais devant Drontheim le golfe est libre. Un mur de rochers à pic, en demi-cercle, semble la clore de tous côtés. La petite île de Munck-Holm, à un demi-quart de lieue de la côte, en face de la principale rue de Drontheim, s'élève seule au milieu de cet immense bassin. Deux amas de rochers s'avancent des deux côtés de la ville comme de gigantesques bastions; sur l'un d'eux était, selon la tradition, le château du farouche Hakon-Iarl, le dernier chef païen de la Norvége, qui sacrifia, dit la Saga, son propre fils à ses anciens dieux. Sur ces rochers, en présence de cette mer et de ce ciel, on place bien le sanglant récit de la Saga.

Si la position de Drontheim rappelle celle de Christiania, l'aspect des deux villes n'en fait pas moins une impression bien différente. A Christiania, malgré le caractère de tristesse et de grandeur empreint sur les rivages, on est encore, si l'on ose ainsi parler, dans la Norvége gracieuse; à Drontheim, on est au fond de la vraie Norvége, de la Norvége austère.

Ici la mer est vraiment le triste océan du Nord : plus

de mollesse dans les contours, plus de formes arrondies; des lignes droites, des rochers à pic, des écueils. A Christiania, une végétation abondante couvrait les îles et les rives, descendait jusqu'au sein des flots. Ici l'on est presque au terme de la végétation, la verdure est toujours belle, mais les arbres sont clair-semés, on les remarque, on les compte, on les regrette; les brumes même sont plus épaisses, plus sombres; on se sent bien plus reculé, bien plus perdu vers les confins du monde vivant, vers les lointaines extrémités de l'univers.

Drontheim est entièrement bâtie en bois; sa cathédrale est le seul bâtiment en pierre qu'elle renferme. Les rues sont larges, coupées à angle droit, et bordées de maisons rouges, jaunes, grises, dont la bigarrure n'a certainement rien de monumental, mais quelque chose de gai et d'animé qui ne déplaît pas à l'œil. Malgré la simplicité des matériaux, le luxe se montre dans la décoration extérieure de ces demeures; il y a à Drontheim telle maison, celle du gouverneur, par exemple, qui peut passer pour un hôtel ou un palais de bois. Souvent l'entrée est ornée d'un portique élégant; des colonnes corinthiennes soutiennent un fronton classique, et l'on entre ainsi magnifiquement dans une maison dont les murs, à l'intérieur, sont formés de troncs de sapins couchés les uns sur les autres comme dans les *gaards* reculés des montagnes.

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche. Nous allâmes à l'église. La cathédrale de Drontheim passe pour le plus ancien monument d'architecture de la Scandinavie; mais elle a été brûlée plusieurs fois, et il est difficile de déterminer ce qui reste de la construction primitive. C'est dans cette église qu'étaient sacrés les anciens rois de Norvége, et que doit l'être actuellement le monarque aux termes de la constitution.

En sortant de l'église, nous fûmes frappés de l'apparition d'un carrosse rouge *où l'or se relevait en bosse,* et d'une forme tellement surannée, qu'on ne pourrait, je crois, en rencontrer un pareil que dans les tableaux flamands du temps de Charles-Quint. Chassé de pays en pays par les progrès du goût moderne, le gothique carrosse avait enfin trouvé un asile contre les modes nouvelles dans cette ville lointaine, où l'on en est encore au passé, parce que le présent n'a pas eu le temps d'y arriver. L'étendue des distances est comme l'éloignement des siècles.

Nous retournâmes dans la journée, avec quelques habitants de Drontheim, visiter la cathédrale en détail. Je me réjouissais de me trouver sur le terrain des vieilles traditions scandinaves; je m'attendais à recueillir une foule de récits curieux, de légendes poétiques. L'un de nous, qui s'était préparé sur la matière, adressa à nos guides, touchant saint Olaf et Olaf Trygvason, quelques questions qui les embarrassèrent beaucoup. Pour toute réponse, ils nous conduisirent dans une petite chambre, où ils nous dirent que saint Olaf avait été enfermé, probablement quelques siècles avant qu'elle fût bâtie. Nous demandâmes si l'église renfermait des objets curieux. Sans doute, nous répondit-on, et l'on nous mena voir l'orgue nouveau dont un petit garçon toucha devant nous avec le plus grand succès; si elle possédait d'anciens monuments : on nous l'assura, et pour preuve, on nous montra le corps d'un enfant embaumé, nous dit-on, depuis plus de cinquante ans.

La bibliothèque de Drontheim me parut renfermer des choses remarquables, mais dans le plus grand désordre. Du reste, ce désordre me surprit moins quand j'appris que le bibliothécaire est aussi l'organiste; ou plutôt c'est l'organiste qui, dans l'occasion, sert aussi de bibliothécaire.

Il nous donna une preuve assez amusante de son ignorance. Voici, nous dit-il, en nous montrant un manuscrit arabe, voici l'Alcoran en chinois. Je m'efforçai alors de lui persuader que Mahomet avait écrit en arabe. Mes efforts furent fort mal reçus et complétement inutiles. Il persista, et il est probablement encore convaincu que l'auteur du Coran fut compatriote de Confucius.

Dans notre rapide passage à Drontheim, nous ne pûmes étudier à loisir les mœurs et les habitudes sociales du pays. On nous parla de quelques fortunes commerciales assez considérables ; d'une maison de Drontheim, qui avait quatre millions, quatorze vaisseaux, et qui en avait eu trente. Une discussion, dont nous fûmes témoins, trahit le peu de ressources de la société de Drontheim. Il y avait eu auparavant une espèce d'opéra chanté par des amateurs; mais il avait fallu y renoncer par disette de voix. Les bals et les concerts sont le seul amusement des hivers. On doit y joindre les plaisirs de la table, qui, depuis les temps héroïques, jouent un grand rôle dans le Nord, surtout le plaisir de boire, car il me semble qu'on mange moins en Scandinavie qu'en Allemagne, ce qui, du reste, permet encore de manger beaucoup. Mais la rigueur du froid, qui, poussée à un certain point, modère peut-être l'appétit, fait un besoin des spiritueux : aussi sont-ils fort en usage en Norvége. Dans les réunions, on fait circuler des verres de punch pendant toute la soirée, comme ici des verres d'orgeat ou d'eau sucrée. L'eau est bannie sévèrement des repas. Je ne pouvais m'accoutumer à cette privation, et quand j'en réclamais pour mon usage, j'avais le chagrin de mortifier mes hôtes, qui ne pouvaient concevoir ce goût bizarre, et me demandaient si j'étais mécontent de leur vin.

Drontheim a les inconvénients de sa situation. Ses ha-

bitants sont loin de tout; Hambourg et Copenhague sont leur Paris; mais aussi quelque chose des anciennes mœurs norvégiennes s'est conservé là mieux qu'ailleurs, et parmi tous ceux qui ont fait ce voyage, il n'y a qu'une voix sur l'hospitalité et la cordialité antiques des habitants de Drontheim.

Le paysage aux environs de Drontheim est sans caractère; presque point d'arbres, des collines basses, pas de formes pittoresques. Seulement partout cette admirable verdure, et à l'horizon cette mer magnifique fermée de tous côtés par des rochers qui sont des montagnes.

Tout cela gagne beaucoup à être vu au crépuscule. Bien que nous fussions déjà au 19 août, il faisait encore très-grand jour plusieurs heures après le coucher du soleil. Nous eûmes à Drontheim le loisir d'observer cette singulière clarté, ce jour sans ombre, on dirait presque sans lumière, qui semble celui d'un autre monde. On croit voir fort distinctement les contours éloignés; mais, en y faisant attention, on s'aperçoit que ces contours échappent et qu'on ne saurait les dessiner. Si l'on regarde tout à coup près de soi, on est étonné, au contraire, de l'incroyable netteté avec laquelle les objets voisins se détachent dans une lueur si vague. Ce jour mystérieux semble le véritable jour du Nord; il adoucit les formes aiguës, il relève les formes insignifiantes, et il répand sur toutes une sorte d'incertitude qui sied merveilleusement au caractère de la nature septentrionale.

Avant de quitter Drontheim, je voulus dire adieu à l'océan du Nord. J'allai m'asseoir au bord de la mer, à quelque distance de la ville, et là je me pénétrai profondément de tout ce qu'il y a de sinistre dans cette redoutable et lugubre nature. Les montagnes étaient enveloppées d'une brume épaisse qui semblait réunir le ciel et

la mer, et à travers laquelle un jour faux tombait obliquement sur les vagues. Ces vagues livides venaient incessamment se briser contre des écueils noirs et jaunes, balançaient quelque temps leur écume, puis se précipitaient encore et en formaient de nouvelles. La mer était presque déserte ; seulement un vaisseau rasait rapidement la côte à travers la pluie. Le soir vint ; le mouvement des vagues se confondait avec le reflux ; le crépuscule succédait insensiblement à un pâle et long coucher du soleil. Alors, au battement des flots, au sifflement des vents du nord, aux clartés du crépuscule, dans une sorte d'étourdissement poétique, je parvins à oublier le Drontheim d'aujourd'hui avec ses négociants, ses boutiques, ses trivialités. Je me transportai pour un instant dans le temps des *rois de la mer,* des Scaldes, des héros et des dieux de l'Edda. Cet instant fut court, comme on peut croire ; je retombai bientôt sur moi-même ; je sentis que je n'étais ni un héros, ni même un Scalde, et je regagnai mon auberge.

IV.

SUÈDE. — LAPONS.

Route nouvelle de Stockholm. — Cavalcade dans les fondrières. — Rapports entre la Suisse et la Suède. — Différence des Norvégiens et des Suédois. — Visite aux Lapons. — Aspect de leur pays. — Une famille laponne et un troupeau de rennes. — Hospitalité, repas. — Figure, langue, race, religion des Lapons. — Aspect du nord de la Suède. — Le paysan géographe. — Anniversaire de Goëthe.

Au lieu de prendre la route ordinaire de Drontheim à Stockholm, qui passe par Ræras et par la Dalécarlie, nous nous décidâmes pour la route nouvelle, qui n'est pas encore entièrement terminée, et qui passera par Æstersund, au nord de la première. Le général Birke, gouverneur de Drontheim, devait aller visiter la partie du chemin à laquelle on travaillait encore. Nous cédâmes au plaisir de faire avec lui le passage des montagnes. Au jour fixé, nous arrivâmes au dernier relais, où nous trouvâmes le général et son escorte. De ce point à la frontière suédoise il reste un espace d'environ quinze lieues du côté de la Norvége, où la route n'existe point. C'est cet espace que nous avions à franchir pour arriver en Suède. On ne pouvait en venir à bout qu'en allant à travers bois, marais et

rochers, au moyen des admirables chevaux du pays. C'est à quoi furent employés les deux jours suivants. Cette expédition, avec notre visite aux Lapons, qui la suivit immédiatement, fut la partie la plus curieuse et la plus fatigante de notre voyage.

Notre caravane avait un aspect original : en tête étaient le général et ses officiers, quelques gros négociants de Drontheim, puis un pasteur avec un chapeau à larges bords, nous avec nos mines étrangères, et enfin un minéralogiste de Christiania, le savant professeur Esmark, qui d'ordinaire fermait la marche, ayant sur sa tête une grande casquette de feutre gris, sur son dos une redingotte de taffetas ciré vert, froissée de mille plis, et portant l'étui de son baromètre attaché en manière de carquois derrière ses épaules. La diversité des costumes et des tournures, la bizarrerie de quelques-unes, ce mélange de militaires et de marchands, ce savant et son baromètre hissés sur un grand cheval, tout cela donnait à notre petite troupe un caractère animé et grotesque qui nous réjouissait beaucoup. Au bout de quelque temps, la route se trouvant interrompue, nous commençâmes à chevaucher à travers les sapins, dans un terrain marécageux, entremêlé çà et là de quelques rochers. Des troncs d'arbres pourris embarrassaient souvent notre chemin; il fallait passer des torrents à gué; il fallait à chaque instant que les chevaux entrassent jusqu'au poitrail dans des bourbiers, et qu'alors, aux prises avec les racines et les broussailles enfoncées dans la fange, ils parvinssent à force d'adresse et de patience, à en débarrasser leurs pieds. J'admirais souvent avec quel art ils se dégageaient d'embarras qui me paraissaient tout à fait inextricables. Ils semblaient reconnaître par l'odorat le degré de solidité du terrain sur lequel ils posaient le pied. Quand la difficulté était trop grande, qu'ils étaient pris comme au lacet

ou avec de la glu, ils ne s'effrayaient point, s'arrêtaient un moment, comme pour bien assurer leur élan, puis faisaient à propos un effort vigoureux, et se trouvaient hors d'affaire. Sur les rochers leur instinct n'était pas moins surprenant; ils montaient et descendaient des pentes où il eût été malaisé à un piéton de ne pas perdre l'équilibre; tantôt se cramponnant aux plus petites aspérités des rochers, tantôt raidissant leurs jambes de derrière, et se laissant ainsi glisser. Quelquefois ils sautaient sur une dalle de rocher où il y avait tout juste place pour leurs quatre pieds, et là s'arrêtaient brusquement, comme cloués au sol. Tout cela, bien entendu, à condition qu'on ne les touchât pas, et qu'on les laissât complétement maîtres de leurs mouvements. Malgré cette dextérité admirable de nos montures, les difficultés étaient si grandes, que tous ceux de nous qui ne mirent pas pied à terre dans certains endroits, tombèrent une ou plusieurs fois non pas de cheval, mais à cheval. L'animal, après les plus grands et les plus habiles efforts, s'abattait dans un bourbier; le cavalier écartait les jambes et n'éprouvait d'autre inconvénient que d'enfoncer dans la boue jusqu'au-dessus des genoux. Aucune de ces chutes ne fut dangereuse; mais quelques-unes furent assez désagréables. Le docteur Esmark, qui avait eu probablement la malheureuse idée de mettre l'intelligence d'un professeur aux prises avec l'instinct d'un cheval, renversa deux fois le sien sur lui, et ne dut son salut qu'à la nature du lieu de sa chute. Imaginez dans quel état on le déterra; mais, conservant au milieu des plus grands revers un amour héroïque de la science, sa première pensée était toujours pour son baromètre, dont il était plus occupé que de lui-même.

Nous fûmes cantonnés militairement par le général dans quelques gaards perdus au sein de ces maréca-

geuses solitudes. La soirée se passa à la norvégienne, à boire du punch, à fumer avec nos compagnons de fatigue. Un pasteur, dont la cure n'était pas située bien loin de l'endroit où nous étions, nous apprit sur les mœurs des paysans diverses choses curieuses, surtout par le rapport de certains usages établis dans ces cantons lointains de la Norvége avec des coutumes qu'on retrouve dans quelques cantons de la Suisse ; le singulier usage du kilt, entre autres, est commun aux deux pays. On appelle ainsi les visites mystérieuses que les garçons font pendant la nuit aux filles qu'ils doivent épouser. Les suites ordinaires sont les mêmes en Suisse et en Norvége, c'est-à-dire qu'il en résulte souvent la nécessité du mariage, mais que le mariage suit immanquablement. Une pareille faute ne fait aucun tort à la jeune fille ; mais le jeune homme serait déshonoré à jamais s'il refusait de la réparer.

Du reste, ce rapport n'est pas le seul qu'on ait remarqué entre les habitants de la Scandinavie et ceux de certaines parties de la Suisse. Les paysans de la vallée d'Hasli ont une tradition qui les fait descendre des Suédois. On assure que leur dialecte a quelque analogie avec la langue suédoise ; et j'ai trouvé dans le visage des femmes de Stockholm le type de celui des femmes d'Hasli. La belle batelière de Brientz, par exemple, avait un profil exactement suédois. Les petits cantons ont conservé une ballade très-ancienne, qui raconte leur origine septentrionale ; et un fait qui établit peut-être plus victorieusement que tous les autres le rapport en question, c'est l'existence parmi les enfants de Berne d'un jeu dans lequel on articule des paroles bizarres tout à fait inintelligibles à ceux qui les prononcent. Ce même jeu, ces mêmes paroles se retrouvent parmi les enfants de Copenhague, qui certes ne se sont pas entendus

avec ceux de Berne. L'histoire des jeux d'enfants, des contes de nourrice et des proverbes de bonne femme, peut jeter un très-grand jour sur l'histoire de l'espèce humaine. C'est là ce qui se transmet à de grandes distances, subsiste pendant des siècles, ne s'invente guère, et survit quelquefois aux lois, aux coutumes, aux empires.

Le lendemain nous continuâmes notre expédition, et cette journée fut encore plus rude que la première. L'adresse des chevaux eut encore plus beau jeu pour se déployer. Au milieu des marécages on trouva tout à coup des rochers escarpés, qu'en vérité on ne pouvait gravir à pied sans quelques efforts et assez d'agilité. Eh bien! toutes nos montures en vinrent à bout et ne se cassèrent point les jambes. C'était vraiment un tableau curieux à voir : une vingtaine de chevaux sur des pentes de rochers, les uns glissant, les autres roulant, les autres se retenant dans leur chute, comme suspendus et tirés en haut par nos guides; quelques-uns défilant déjà avec leurs cavaliers à une grande hauteur, tandis que les plus attardés se débattaient encore avec les leurs dans les tourbières. Les cris des paysans, la confusion de cette scène, la nature sauvage et nue qui nous entourait, tout cela eût fourni un tableau piquant à Horace Vernet ou une page animée à Walter Scott.

Enfin nous touchâmes, à notre grande joie, la frontière suédoise. Nous nous sentîmes avec plaisir sur un terrain solide. C'était la troisième fois que j'entrais en Suède; j'y entrais par le nord, et j'allais chercher le midi à Stockholm.

Nous fûmes reçus par le colonel Boje, commandant des chasseurs du Jemtland et l'un des meilleurs officiers suédois. Il était venu au-devant du général Birke, et comptait l'escorter à travers les affreux marais que nous

avions traversés avec tant de peine, puis revenir par le même chemin, le tout par partie de plaisir.

En passant de Norvége en Suède, nous eûmes tout d'abord devant les yeux un échantillon frappant du contraste qui existe entre le caractère des deux peuples. Rien de plus différent que le général Birke, sa douce et calme figure, ses manières simples et tranquilles, et le brillant colonel Boje, son air animé, son allure vive et dégagée. Il n'y avait pas jusqu'à son grand bonnet de martre noire, jeté sur le côté de la tête avec une coquetterie militaire, qui ne contrastât avec la simple capote de cuir de Drontheim que portait le général. Ces deux hommes, distingués chacun à leur manière, étaient aussi différents que leur air; et leurs nations sont aussi différentes qu'eux-mêmes. Vraiment leur longue inimitié et l'antipathie réciproque qu'elles conservent encore ne surprennent plus, quand on a observé les oppositions naturelles qui les séparent. On ne sait comment s'expliquer, en Scandinavie, ce cachet tout méridional que porte, en général, le caractère suédois, surtout dans les villes, et qui a fait appeler les Suédois par leurs amis les Espagnols et par leurs ennemis, les Gascons du Nord.

Nous avions un grand désir de voir des Lapons. Ils s'avancent avec leurs rennes le long de ces montagnes qui séparent la Norvége de la Suède, et où eux seuls peuvent exister. Nous partîmes le 26 août pour aller les chercher dans leurs solitudes. Pour cela il fallait coucher au dernier gaard suédois, et là nous informer d'une manière précise où nous pourrions trouver des Lapons, chose assez difficile, parce que d'un moment à l'autre ils quittent l'endroit où ils étaient établis, laissent leur hutte, et vont ailleurs en construire une nouvelle.

Pour arriver jusqu'à eux, nous avions environ douze

lieues à faire à travers un pays assez semblable à celui que nous avions traversé les jours précédents, cependant un peu plus détestable encore; car cette fois il n'était plus question de chevaux, les pauvres bêtes n'auraient pu s'en tirer; c'est à pied, sans chemin tracé, que nous devions nous engager dans le pays, à travers les marais et les tourbières.

A cinquante pas des habitations que nous laissions derrière nous, nous trouvâmes le commencement des interminables marais où nous allions nous enfoncer. Nous éprouvâmes un peu d'hésitation en voyant que décidément il fallait nous résoudre à entrer souvent jusqu'aux genoux dans une boue noire; mais être si près des Lapons et ne pas les voir, de peur de se mouiller les pieds, il n'y avait pas à y penser. Le premier essai de cette manière de voyager une fois fait, nous en prîmes notre parti, et nous marchâmes dès lors plus souvent dans l'eau ou dans la vase que sur la terre sèche.

Le pays dans lequel nous étions est certainement le plus laid de l'univers. Il faut l'avoir vu pour savoir jusqu'où la nature peut aller en ce genre. Imaginez un terrain entièrement nu, à l'exception de quelques broussailles clair-semées, de quelques bouleaux nains ou difformes, la plupart sans feuilles, les uns brisés par le vent, les autres à demi consumés, et que leur écorce blanche, noircie çà et là par la flamme, rend pareils à des squelettes calcinés. Ce pays dépouillé ne produit d'autre végétation que des mousses marécageuses; il est composé uniquement de fondrières et de rochers. On ne peut s'accoutumer à cette différence dans la solidité du sol, qui change à chaque pas. Alternativement le pied est repoussé par les saillies du granit ou enfonce dans la fange. Toute l'étendue qu'on aperçoit est occupée par une innombrable quantité de flaques d'eau; les vallées parais-

sent inondées, et l'on trouve des marais sur des rochers, ou plutôt tout ce qu'on voit n'est qu'un vaste marais entremêlé de rochers. L'eau est véritablement le fond du pays. Il y a aussi de la terre, mais on peut dire que c'est par exception.

Nous espérions rencontrer quelques ours pour compléter nos aventures septentrionales; nous n'eûmes point cet avantage. Les paysans suédois les attaquent avec une grande intrépidité. Le colonel Boje nous montra un homme qui s'était trouvé dans une situation d'où peut-être nul autre n'est jamais revenu. Étant tombé sans connaissance, à la suite d'un combat avec un de ces animaux, il vit, en revenant à lui, l'ours occupé à l'enterrer, comme un chien enfouit un os pour le retrouver plus tard. Il ne perdit pas courage, se releva, recommença la lutte, et, tout affaibli qu'il était, parvint à triompher de l'ennemi qui l'avait traité comme une provision.

Après nous être encore plus d'une fois embourbés dans les marais, avoir sans cesse monté pour redescendre de colline en colline, de rocher en rocher, nous arrivâmes, épuisés de fatigue, au gaard suédois, où nous devions nous orienter d'une manière précise sur la position des Lapons.

C'était un dimanche; les habitants du gaard étaient occupés à lire la Bible et à chanter des psaumes. Le père avait une des figures les plus nobles et les plus calmes qu'on puisse voir. Toute la famille semblait grave et recueillie. La solennité du jour, célébrée ainsi par ces bonnes gens dans cette pauvre cabane, très-littéralement au bout du monde, offrait quelque chose de respectable et de touchant.

Notre premier besoin était le repos. On nous mena dans une des petites cabanes du gaard, où étaient quel-

ques lits, c'est-à-dire quelques peaux d'ours, de loup, de renne, étendues sur la terre. Malheureusement la largeur de la cabane n'était pas assez considérable pour nous permettre de nous placer sur ces peaux tous les cinq les uns à côté des autres ; il fallait dormir *à son tour :* en attendant le mien, j'allai me promener autour du gaard ; je me livrais avec un charme triste au sentiment de la solitude et de l'éloignement. Je regardais le lac au bord duquel l'habitation était placée, et qui tournait derrière une colline. Je pensais combien cette plage opposée que je ne voyais pas devait être sauvage et silencieuse. Le bateau amarré à la rive était là certainement pour pêcher sur le lac, non pour le traverser. Que serait-on allé faire au delà ? au delà où aller? Nous nous remîmes en marche le lendemain matin, et vers dix heures, au bord d'un autre lac, au pied d'une montagne nue et d'une forme bizarre, nous aperçûmes tout à coup un troupeau d'environ trois cents rennes et une famille laponne occupée à les traire. Ces animaux à demi domestiques errent toute la journée dans les rochers, qui sont leurs pâturages. A une certaine heure on les rassemble, au moyen de petits chiens à pattes courtes, d'une espèce particulière. Le coup d'œil qui s'offrit subitement à nous était vraiment frappant. Ce troupeau d'animaux presque sauvages se pressant en désordre, quelques-uns immobiles, d'autres luttant et les ramures ensanglantées, ou se précipitant par bandes vers un point ou vers un autre, comme emportés par un soudain vertige ; les cris des enfants, les jappements des chiens qui les poursuivaient, les hommes et les femmes occupés à recueillir leur lait, telle fut la scène nomade qui nous apparut tout à coup dans ce désert. Les Lapons continuèrent leur opération, sans faire grande attention à nous, et sans paraître étonnés de nous voir. Nous entrâmes au milieu du troupeau pour obser-

ver de quelle singulière manière on trait les rennes. Un homme ou une femme tenait une corde de cinq à six pieds, reployée à peu près comme l'extrémité inférieure de la ficelle d'un cerf-volant, et la lançait aux rennes femelles qu'on voulait arrêter, de manière à prendre leur bois dans une sorte de nœud coulant, puis, sans lâcher prise, faisait passer avec dextérité cette corde autour du museau de l'animal. Alors un enfant s'approchait, saisissait la corde, et la tenait serrée, tandis que la renne, ainsi assujettie, se laissait traire sans beaucoup se débattre. Chaque femelle donne très-peu de lait. Elle était promptement débarrassée, et, à peine libre, s'éloignait d'ordinaire avec un bond sauvage.

La pluie qui survint nous fit chercher un abri dans la hutte de la famille; elle ressemblait à celles que les charbonniers dressent dans nos forêts; je fus confondu de ses petites dimensions : quelques branchages, mal couverts d'une serge grossière, en composaient toute l'architecture; il fallait se courber pour y entrer. Au milieu était une pierre carrée servant de foyer; au dessus était suspendue une marmite de fer; la partie supérieure de la hutte était ouverte pour laisser échapper la fumée. Nos hôtes nous abandonnèrent généreusement l'abri tel quel de leur toit, et restèrent dehors exposés à la pluie. Il eût été impossible d'y tenir avec eux. Cet étroit réduit pouvait à grand'peine contenir nous cinq et nos deux guides. Je n'ai jamais pu comprendre comment faisait pour s'y loger la famille laponne, composée de huit personnes en comptant les enfants. Il ne fallait pas songer à s'asseoir, le toit formait avec le sol un angle trop aigu pour le permettre; on ne pouvait pas non plus se coucher autour du feu, cela aurait pris trop de place; il fallait ramasser son corps en s'appuyant sur le côté, à peu près comme font les marmottes durant l'hiver; or, dans

cette position gênée, en occupant le moins d'espace possible, nous remplissions la hutte très-exactement. C'était apparemment pour épargner quelques pieds de l'étoffe grossière qui couvrait leur demeure, que ces pauvres gens lui avaient donné si peu d'étendue.

La mère de famille, sans nous faire aucune question, apporta un quartier de renne, et se mit en devoir d'apprêter notre repas.

Ces apprêts n'étaient pas très-encourageants pour l'appétit, heureusement le nôtre n'avait pas besoin d'être excité. La bonne femme coupait la viande en morceaux qu'elle prenait ensuite avec les doigts pour les placer un à un dans la marmite ; de temps en temps elle jetait aux petits chiens, qui s'étaient glissés dans la hutte, un lambeau de chair crue que leur disputaient des enfants affamés, presque nus, tout semblables à de petits sauvages. C'eût été une lithographie à faire que l'intérieur de cette hutte ; nous, accroupis autour du feu et buvant du lait de renne dans de grandes écuelles de bois, la bonne laponne courbée sur la marmite et préparant, comme je viens de le dire, notre repas ; les chiens et les enfants soulevant la méchante tenture qui servait de porte, pour s'introduire en rampant dans la hutte, et, afin de compléter le tableau, la figure impassible d'un de nos Norvégiens, à genoux en dehors, la tête seule passée à l'intérieur, et, dans cette attitude, fumant imperturbablement sa pipe.

Notre hôtesse ayant achevé de couper et de déchiqueter le morceau de viande qu'elle nous destinait, mit cette viande dans la marmite de fer, qu'elle recouvrit d'une assiette de bois renversée, et la laissa cuire ainsi dans le beurre de renne, puis, au bout d'un certain temps, versa le tout dans une grande écuelle pareillement de bois ; nous mangeâmes d'un grand appétit ce

ragoût extraordinaire, sans l'aide de fourchette, et avec le secours des paysans suédois qui nous avaient accompagnés.

Pendant le temps qu'avaient duré les apprêts de notre festin, nous avions adressé diverses questions à celle qui s'acquittait si bien de ces préparatifs. Nous nous servions de la langue suédoise; ces Lapons, en rapport fréquent avec les Suédois, la connaissaient; mais entre eux ils parlaient le lapon, langue absolument différente des idiomes scandinaves, dialecte finnois, d'une prononciation singulièrement douce et agréable.

Cette langue que parlent les Lapons, et le nom de *finn*, le seul par lequel ils se distinguent eux-mêmes, attestent qu'ils appartiennent à cette grande famille des nations finnoises, dont faisaient partie les Huns et Attila, et dont les débris se retrouvent aujourd'hui en Finlande, en Esthonie, et du fond de la Hongrie jusqu'aux bords du Volga, et jusqu'au pied de l'Oural.

Notre Laponne répondit à toutes nos questions avec beaucoup de sens et de bonne humeur; en somme, ces Lapons ne nous parurent ni stupides, ni farouches, et nous surprirent par un air de calme, de bien-être, de raison, que nous ne nous attendions pas à leur trouver au sein de leur misérable existence.

Je demandai si les Lapons et les Suédois se mariaient entre eux; on me répondit que cela n'arrivait jamais. Ainsi, quoique sur la terre suédoise, nous avions sous les yeux des Lapons de race pure, ce que confirmaient la langue dont ils se servaient entre eux, et la configuration de leurs traits. Ils n'étaient pas monstrueusement petits; mais tous avaient le menton pointu et les yeux obliques, quelque chose, en un mot, du type de la race mongole, avec laquelle la race finnoise paraît avoir de la ressemblance.

L'été, chaque famille vit ainsi isolée dans sa hutte; la disposition marécageuse du pays empêche alors les communications; mais l'hiver, qui fait de toute la contrée un vaste champ de neige et de glace, les rétablit; c'est pour les Lapons la saison de l'activité, des fêtes, des voyages. Les familles se rapprochent et forment des espèces de tribus. Les Lapons se transportent avec une grande rapidité au moyen de leurs traîneaux; j'ai vu un de ces traîneaux, auxquels ils attachent leurs rennes, qui avait tout à fait la forme d'un petit bateau; la quille sillonne la neige, et le Lapon tient son traîneau en équilibre au moyen d'un bâton dont il faut se servir avec une grande agilité, pour ne pas être renversé. Les Lapons se servent aussi, en guise de patins, de deux planches étroites, dont la plus courte a six pieds, et l'autre environ un pied de plus. Je ne sais comment ils peuvent se mouvoir avec cette chaussure, plus grande qu'eux de moitié; cependant il est certain qu'ils s'en servent très-habilement pour courir ou plutôt glisser sur la neige; on m'a même parlé d'un bataillon norvégien qui manœuvrait équipé de la sorte.

On accuse les Lapons d'être encore à demi païens, surtout ceux qui sont les plus reculés vers le nord. Ce qu'il y a de sûr, c'est que leur état religieux est assez négligé. Les pasteurs sont fort clair-semés sur cette étendue si vaste et si peu habitée. Il n'est pas commode d'aller chercher à une quarantaine de lieues les secours spirituels, l'hiver sur la glace, l'été à travers des marais presque infranchissables. Les ministres qu'on leur envoie ne leur sont pas d'une grande utilité; ils viennent pour le moins de temps possible dans ces pays perdus, souvent bourrés de grec et d'hébreu, mais de lapon, pas un mot; et alors ils sont obligés d'avoir un interprète qui, phrase par phrase, traduit leur sermon aux natu-

rels du pays. Qu'on juge si cet intermédiaire est favorable à l'éloquence, et si l'orateur, en finissant son sermon, ne court pas la chance d'avoir prêché toute autre chose que ce qu'il voulait dire.

Le gouvernement a tout tenté pour déterminer quelques Lapons à abandonner la vie nomade, et pour en faire des agriculteurs; mais jusqu'ici on a bien rarement réussi. Quelquefois un père de famille consent à s'établir sur la terre qu'on lui donne; pendant ce temps, le reste de la famille continue sa vie errante et rôde autour de la demeure de son chef. Bien souvent il arrive qu'au bout de peu de mois il quitte son nouveau genre de vie et retourne sur les rochers.

Ces rochers, où ils suivent leurs rennes, sont de véritables pâturages, car ils sont couverts de l'espèce de lichen qui forme l'unique nourriture de ces animaux; ils s'étendent au sud de ce que la géographie appelle Laponie; ils déterminent ce qu'on pourrait nommer la Laponie physique. Là où est ce lichen et où il n'y a que lui, il ne peut vivre que des rennes et des Lapons vivant de ces rennes.

Notre repas fini, nous songeâmes à nous mettre en route, car il nous restait beaucoup de chemin à faire pour regagner un gîte suédois avant la nuit. Nos guides, suivant l'usage de leur pays, serrèrent la main de notre hôtesse en lui disant *tack for mat*, « merci pour ce que nous avons mangé. » Nous fûmes véritablement touchés de l'hospitalité de ces pauvres et excellents Lapons, qui, après nous avoir reçus de leur mieux, ne voulaient rien accepter de nous. Il fallut insister pour les faire consentir à prendre une très-petite somme, qui leur inspira une si vive reconnaissance, qu'au moment de notre départ toute la famille nous salua par un bruyant hourra! auquel nous répondîmes de grand cœur.

De ce point de notre voyage nous commençâmes à revenir vers le sud, et le pays dans lequel nous entrâmes prit un caractère tout différent. Bientôt nous fûmes dans le Jemtland, grande vallée de la Suède septentrionale, qui offre des tableaux aussi fiers et aussi imposants que ceux de la Norvége. C'est là que sont les véritables beautés de la nature suédoise ; quand on n'a été qu'à Stockholm, on ne connaît pas la Suède.

Aux flaques d'eau avaient succédé les grands lacs ; aux petits rochers épars et écrasés, les cimes vastes et majestueuses ; nous retrouvâmes des sapins, signe assez singulier d'une nature plus méridionale, avec un sentiment de joie semblable à celui d'un Espagnol qui reverrait des orangers.

Les lacs nombreux qu'on rencontre dans le nord de la Suède communiquent, en général, les uns aux autres comme les lacs de l'Amérique septentrionale ; souvent plusieurs d'entre eux n'en forment véritablement qu'un seul. Sur quelques-uns de ces lacs, on trouve, à de grandes distances, des relais de bateaux ; mais ces bords sont bien rarement visités ; on ne comptait pas sur des voyageurs, comme on peut croire, et il fallait à chaque fois attendre longtemps que notre embarquement fût préparé. Une de ces stations forcées m'a laissé un long souvenir. Dans une cabane perdue, située à l'extrémité du lac de Kall qu'on ne passe que pour aller chez les Lapons, et séparée de toute autre habitation par une navigation de plusieurs heures, nous trouvâmes un paysan qui vivait là seul avec sa femme ; elle était alors malade et poussait des cris aigus. Je n'ai rien vu de plus déchirant que ce triste intérieur, si éloigné de tous secours, de toute consolation. Ce paysan paraissait soigner et endurer la douleur de sa femme avec une imperturbable patience. Ce qui nous accabla d'étonnement, ce fut de

le trouver dans cette solitude occupé de géographie. Il avait des cartes qui étaient arrivées là Dieu sait comment. Ce qu'il désirait, c'était des livres pour l'intelligence de ses cartes ; il nous demanda de lui en procurer. Certes, s'il y avait eu moyen de faire parvenir quoi que ce soit au bord du lac de Kall, nous nous serions empressés d'encourager un désir d'apprendre si étonnant dans une telle situation, et qu'on ne rencontrerait peut-être nulle part ailleurs qu'en Scandinavie.

Le 28 au soir, nous arrivâmes à un village suédois dont le nom m'échappe. Ce dont je me souviens, c'est qu'il me parut ravissant. Il faut avouer que depuis quelques jours nous n'étions pas gâtés par les objets de comparaison. Ce jour était l'anniversaire de la naissance de Goëthe. Deux de nous s'étaient trouvés à Weimar quelques mois auparavant ; ils avaient vu le patriarche dans toute la verdeur de sa vigoureuse vieillesse, plein de chaleur, de grâce, de bonté ; ils avaient promis de revenir célébrer, avec leurs amis, le 28 août, la fête de Weimar et de l'Allemagne ; ils ne se doutaient pas qu'ils seraient alors dans un pays si lointain et si barbare que le nom de Goëthe n'y eût jamais été prononcé.

V.

STOCKHOLM ET UPSAL.

Lac Mellar.—Arrivée à Stockholm.— Environs.—Littérature suédoise. —Romantiques.— Upsal.— Gejer.— Tegnér.— Atterbom. —Histoire politique de la Suède. — Manuscrit d'argent. — Mine de Danemora. —Aurore boréale. — Le roi de Suède.

Je partis d'Upsal[1] pour Stockholm sur le bateau à vapeur. Le temps était doux, le ciel voilé; c'était un jour d'automne calme, mélancolique, parfaitement en harmonie avec le caractère paisible et triste des bords du lac Mellar; rochers bas, boisés, arrondis, lignes gracieuses, formes monotones, aspect solitaire, en général des sapins qui descendent jusqu'au bord de l'eau, mais aussi des aunes, des chênes, des tilleuls; çà et là quelques maisons de bois rouge, quelque château moderne qu'on voit de loin blanchir à travers la verdure :

[1] La route qui m'avait ramené des frontières septentrionales de la Suède à Upsal, n'offrant plus rien de bien nouveau et de bien remarquable, je ne lui ai point donné de place dans ces esquisses, et je reprends la narration au moment où je m'embarque à Upsal sur le lac Mellar, qui établit par les bateaux à vapeur une communication journalière entre cette ville et Stockholm.

voilà tout ce que l'œil rencontre depuis Upsal jusqu'à Stockholm.

Tantôt le lac s'allonge comme un fleuve, tantôt il s'ouvre et forme un bassin. Ces deux aspects se succèdent sans grande variété jusqu'au moment où le Mellar s'élargit pour la dernière fois. On aperçoit alors, en sortant d'un canal assez étroit, la portion de Stockholm qui regarde le lac, et qui déploie peu à peu sa longueur, à mesure qu'on pénètre dans le golfe, dont elle borde une partie.

Stockholm ne se présente pas à fleur d'eau comme Copenhague, ni en amphithéâtre comme Naples; sa situation est singulière, et je crois difficile de s'en faire une idée juste sans l'avoir vu. La ville est disséminée sur des rochers de hauteur inégale, entre la mer et le lac Mellar, qui tous deux la découpent de leurs sinuosités.

J'entrai dans Stockholm à l'approche de la nuit, plein de ce vertige qu'on gagne toujours quand on arrive pour la première fois dans une ville. Ici cette impression était encore augmentée par le contraste des déserts silencieux que je venais de parcourir avec le brouhaha d'une capitale. Il était bizarre pour un Français de venir à Stockholm du nord. Quand je rêvais que je verrais un jour cette ville, je n'imaginais pas y arriver des frontières de la Laponie.

Je sortis à la nuit de ma très-mauvaise auberge. A Stockholm on n'attend pas les étrangers; rien n'est préparé pour eux : c'est que Stockholm n'est sur le chemin de personne; on y est vraiment en dehors du mouvement européen. Aussi un jeune diplomate qui s'y ennuyait s'avisa de demander un jour un passe-port pour l'Europe.

J'entrai au théâtre; on donnait une imitation suédoise d'une imitation allemande d'un vaudeville de Paris. Dans

toute l'Allemagne j'ai trouvé ainsi les théâtres encombrés de nos petites pièces. Les couplets de M. Scribe retentissent d'écho en écho depuis le boulevart Bonne-Nouvelle jusqu'au pied des Alpes scandinaves. Traduits, commentés, modifiés par le génie des différents peuples, ils vont, comme par ricochet, amuser l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie. En voyageant à la suite d'un de ces vaudevilles, on ferait le tour de l'Europe, et quelques mois après le départ, on arriverait avec lui à Stockholm.

Je sortis; la température était remarquablement douce, quoique nous fussions au 2 septembre; la lune tout justement pleine, la nuit admirable. Étourdi par la nouveauté de ce qui m'entourait, encore agité par la musique, encore ébloui par les lumières du théâtre, je me mis à marcher sans but dans cette singulière ville que je n'avais fait qu'entrevoir. Je m'avançai du côté opposé à celui par où j'étais arrivé, du côté de la mer. Je trouvai un pont long et à fleur d'eau : je le passai, non sans m'arrêter souvent pour regarder les nombreux vaisseaux à l'ancre, rangés sous les fenêtres du palais, le palais lui-même élevant sa masse carrée au-dessus de la ville blanchie par la lune; puis je pensai que dans ce palais était un roi venu aussi de loin, venu aussi de France, et je rêvai à cette destinée, encore plus extraordinaire que tout ce qui m'environnait. Au bout de quelque temps je me trouvai sur des rochers où croissaient de grands chênes, et de l'autre côté de ces rochers je découvris la mer qui les baignait. Là, je m'assis, comme fixé par un enchantement. A ma gauche et à ma droite étaient d'autres rochers surmontés par des maisons blanches; dans le lointain, j'entrevoyais des promontoires, des golfes, des îles; à mes pieds se déployait une mer calme et brillante, sur laquelle se croisaient sans cesse de petites

barques, et où de grands vaisseaux semblaient dormir; derrière moi la ville avec les lumières, les bruits des voitures, les chants du peuple; en face, dans le fond d'un ciel pur, la lune pleine et resplendissante. Cette température, cette lumière, ces arbres auxquels depuis longtemps je n'étais plus accoutumé, me ravissaient. Je m'étonnais, en arrivant à Stockholm, de penser à l'Italie; mes sensations tenaient de l'ivresse et du prestige. Si j'étais parti cette nuit, Stockholm m'eût laissé le souvenir d'une merveilleuse apparition.

Le lendemain il pleuvait : Stockholm était encore une très-belle ville; mais je ne pouvais comprendre que ce fût la même, et que ma promenade de la veille ne fût pas un songe.

Je montai d'abord sur la tour de l'église de Sainte-Catherine, d'où l'on a sous les yeux le panorama le plus singulier : Stockholm entre la mer et le lac Mellar. Ce mélange d'eau, de rochers, de maisons, de forêts, forme un ensemble impossible à décrire et difficile à oublier.

Malheureusement Stockholm a peu d'édifices remarquables, peu même de belles maisons. Elle est, sous ce rapport, inférieure à Copenhague, qu'elle surpasse bien par sa situation pittoresque. Le palais du roi est ce que la ville offre de plus monumental; c'est un bâtiment italien, dont le modèle est à Florence. Cette architecture italienne, un peu dépaysée, n'est pas très en harmonie avec ce qui l'entoure. Cependant le palais produit, par sa situation, un effet imposant; il s'élève sur une masse de rochers, et domine la ville et la mer.

L'église de Ridar-Holm est la plus intéressante de Stockholm, par les sépultures qu'elle renferme, entre autres celles de Gustave-Adolphe et de Charles XII. J'allais demander où était le tombeau de Christine, quand je

me rappelai que je l'avais vu à Rome dans l'église de Saint-Pierre.

Stockholm, qui n'a que soixante mille habitants, renferme dans son enceinte une étendue immense. Outre la place occupée par des rochers nus qu'on voit s'élever çà et là au-dessus des maisons, outre les intervalles d'eau qui séparent différentes parties de la ville, elle contient des champs, des prés; la *rue de la Reine*, qui conduit à une de ses extrémités, et qui a bien une demi-lieue de long, traverse une véritable campagne.

Les environs de Stockholm sont charmants; ils ont un caractère à part, quelque chose de doux et de sauvage, d'aimable et de solitaire.

Telle est la délicieuse retraite d'Haga, tel est le *parc*, *où l'on trouve*, *en sortant* de la ville, à côté de belles maisons de campagne, des solitudes au sein desquelles on pourrait se croire loin de toute habitation. Là, enfoncé dans un bois de sapins ou de chênes, entouré de rochers de granit, on voit de son désert un grand vaisseau ou une petite barque glisser et se perdre derrière le feuillage; puis toute trace de la vie disparaît, on peut se rêver pour un moment au fond de la Norvége : faites quelques pas, et vous apercevrez tout près de vous les édifices d'une capitale.

Les mœurs de Stockholm sont toutes françaises; la langue française y est généralement connue, elle est là ce que l'allemand est à Copenhague. Gustave III faisait le plan de ses opéras en français, et sa correspondance intime, qu'on a recueillie, est écrite, tantôt dans sa langue, tantôt dans la nôtre. Sous lui, la langue française était déjà fort à la mode. On sent que sous un roi de notre nation cette mode n'a pas dû diminuer.

Ce Gustave III, dont la fin a été si tragique, était complétement dominé par l'ascendant que l'esprit fran-

çais, au XVIII[e] siècle, exerçait sur presque tous les pays et principalement sur les cours de l'Europe. Gustave avait fondé une académie d'après le modèle de l'Académie française et tout son désir était que la littérature de son pays devînt une contre-épreuve de la nôtre. Ce qui est assez glorieux pour un roi, homme de lettres, c'est qu'il remporta le premier prix académique qu'il avait fondé, et qu'il ne fut reconnu que bien longtemps après pour l'auteur de l'ouvrage couronné.

Mais, ni ce que Gustave produisit, ni ce que produisirent les beaux esprits qu'il enrégimentait dans son académie, ne pouvaient former une littérature nationale.

Dans les pays méridionaux de l'Europe, l'ascendant des lettres grecques et latines s'est facilement établi. On pourrait dire que leur génie s'y est continué. La religion chrétienne s'y est moulée sur le paganisme, la littérature moderne sur la littérature antique; mais la forme religieuse et poétique, naturelle au midi, transportée dans le nord, s'est trouvée en contradiction avec les sentiments et les idées des peuples. De cette contradiction est résulté asservissement d'abord, lutte ensuite, enfin affranchissement. Cet affranchissement s'appelle en religion le protestantisme; on l'a appelé le romantisme en littérature : il fallait l'appeler dans le nord, l'indépendance.

En effet, plus l'on s'avance au nord, et plus la question est tranchée. La France, pays central, qui réunit dans son sein le nord et le midi, qui touche à l'Allemagne et à l'Italie, la France a suivi une ligne intermédiaire entre les deux extrêmes : elle est restée catholique; mais son catholicisme est plus épuré que celui de Naples et de Madrid; sa littérature s'est modelée, pour la forme, sur celle de l'antiquité, mais en conservant un profond

caractère de nationalité [1]. En Allemagne, en Angleterre, la réforme l'a emporté, et l'affranchissement littéraire a été complet. Dans les royaumes scandinaves, il devait, à plus forte raison, en être ainsi tôt ou tard. Aussi c'est de Suède qu'est sorti ce Gustave-Adolphe, le chevalier, le représentant et comme le martyr héroïque de la réforme ; mais le peuple qui avait été le plus vaillant champion de la liberté religieuse, était demeuré jusqu'à nos jours soumis assez constamment à l'influence despotique des lettres françaises. C'était surtout à la fin du XVIIIe siècle, par l'action de Gustave et de son académie, que cette influence étrangère avait prévalu sur l'originalité nationale. Quelques hommes avaient bien paru véritablement Suédois par l'âme et le talent. Le chansonnier Bellmann, mêlant au désordre et à la verve grotesque de ses compositions lyriques des éclairs de profondeur, des traits inattendus de grâce et de mélancolie. Stagnélius, poëte rêveur et religieux, tantôt s'inspirant des idées et des vertus chrétiennes, tantôt essayant, à une époque où les antiquités scandinaves étaient bien imparfaitement connues, d'y chercher des sujets pour le drame et des couleurs pour la poésie ; mais ses efforts et ceux de quelques autres n'avaient point eu de suite. Des hommes dont la nature avait destiné le talent à l'originalité, tels que l'infortuné Lidner, avaient eux-mêmes en partie cédé aux lois que leur imposait, au nom du bon goût, un monarque aussi jaloux de son autorité en matière littéraire, que vis-à-vis

[1] Il est à remarquer que la France, qui avait commencé par marcher avec le Midi, avec l'Italie sous François Ier, avec l'Espagne jusqu'à Louis XIV, et sous Louis XIV avec l'antiquité grecque et latine, à dater de l'époque suivante, est entrée dans le mouvement intellectuel du Nord. Le XVIIIe siècle s'appuie sur l'Angleterre, et le XIXe part de l'Allemagne.

sa noblesse révoltée ; et au commencement de ce siècle régnait sans partage le représentant le plus distingué de l'école classique, le respectable Léopold, quand s'éleva contre cette école la violente opposition qui la devait renverser.

Ce fut précisément l'appel d'un général français à l'héritage des Wasa, qui fut l'occasion de ce soulèvement contre l'école française en littérature.

C'est que la révolution qui devait mettre le général Bernadotte sur le trône fut une révolution libérale ; l'indépendance est chose contagieuse, et, par le fait seul de l'affranchissement politique, l'affranchissement littéraire s'ensuivit.

L'attaque commença par un journal nommé *le Polyphème*. Il fut bientôt suivi d'un autre, portant le nom de *Phosphoros*, auquel travaillaient des jeunes gens d'Upsal, pleins de mérite, de conviction, d'ardeur, quelquefois d'âpreté. C'était *le Globe* de la Suède. Seulement la tendance de l'ancien *Globe* était plus historique, et celle du *Phosphoros* plus métaphysique. Il s'appuyait principalement sur les spéculations de la philosophie allemande reproduites et modifiées par un poëte moraliste, Thorild, et par un penseur doué d'une haute faculté d'abstraction, Hojer. C'étaient ces spéculations, et notamment celles de Kant et de Fichte, qui avaient donné aux esprits le mouvement nouveau. Les phosphoristes soutinrent les théories littéraires de l'Allemagne, en traduisirent, en imitèrent les productions ; ce n'était pas encore une franche nationalité, mais un acheminement vers ce but ; car, entre des Suédois et des Allemands, il y a fraternité de race, sympathie de nature, parenté de langue. Ce qui acheva de vivifier la littérature suédoise, et de lui donner toute son individualité, ce fut le retour vers les traditions scandinaves.

Aux journaux polémiques tels que *Polyphème* et *le Phosphoros*, succéda un journal scientifique, *l'Iduna*, qui contient des morceaux de critique et des essais poétiques du plus haut intérêt.

Enfin le talent de ces jeunes champions de la rénovation littéraire a mûri, et ils ont donné à leur pays plusieurs ouvrages du premier ordre. M. Gejer, qui avait montré ce que l'on pouvait faire en poésie avec les souvenirs de l'ancienne Scandinavie, s'est depuis voué tout entier à l'histoire, et son premier volume des *Annales de Suède* est un modèle d'érudition et de sagacité. M. Hammarskiold, disciple ardent de la Philosophie allemande, y mêlant quelque chose du mysticisme indigène de Svedenborg, a publié une *Histoire de la littérature* et une *Histoire de la philosophie suédoises*. Cet homme excellent vivait encore quand j'étais à Stockholm; je le vis atteint de la maladie dont il est mort, déjà couché, tout souffrant et tout pâle, sur le lit d'où il ne s'est pas relevé pour longtemps. C'est chez lui que je rencontrai le poëte Atterbom, qu'on pourrait appeler le Lamartine du nord. C'est la même suavité de mélodie, de tristesse et d'enthousiasme, avec plus de vague et d'audace. Enfin, ce qui a mis le sceau au triomphe du parti novateur, c'est le poëme de *Frithiof*, publié par M. Tegnér. Un ancien récit conservé par la tradition, une saga a transmis la belle et pathétique histoire dont M. Tegnér a fait le sujet de son poëme. Ayant à intéresser des lecteurs du XIXe siècle à des mœurs et des sentiments du VIIIe, il s'est tiré en général avec bonheur de cette difficulté. C'est un des exemples les plus brillants du parti qu'on peut tirer, pour la poésie de notre temps, de sujets empruntés à une époque primitive.

Peut-être M. Tegnér a-t-il mêlé une trop grande délicatesse de sentiment aux rudes passions de l'époque,

héroïque qu'il retrace quelquefois dans toute son énergie. On croit lire un chapitre de l'ancienne saga, quand le poëte moderne, qui l'a en effet suivie fidèlement en cet endroit, nous montre Frithiof au milieu des flots déchaînés par les puissances magiques, distribuant de l'or à ses compagnons pour qu'ils n'arrivent pas les mains vides chez la déesse de la mer, enfin le héros et le vaisseau lui-même, ce vaisseau animé comme les trépieds d'Homère, attaquent ensemble les monstres qui soulèvent la tempête ; Frithiof en atteint deux de ses traits, et le brave navire *Ellida* perce du fer de sa proue le troisième qui flottait devant lui sous la forme d'une immense baleine. Mais peut-être trouvera-t-on le morceau qui va suivre trop tendre et trop délicat pour appartenir au même ensemble; dans l'original il est plein de grâce et de naïveté.

PLAINTE D'INGEBOR.

Voici l'automne :
De la mer le flot brumeux tonne.
Ah! sur elle j'aimerais tant
Aller flottant!

Sous les étoiles
Je vis blanchir tes voiles,
Frithiof; heureux ton vaisseau
Qui fuit sur l'eau!

Quand il me quitte,
Flots, pourquoi l'entraîner si vite?
Astres, protégez le sentier
Du nautonnier.

L'été ramène
Le voyageur; mais sur l'arène
Je ne pourrai pas m'élancer
Pour t'embrasser.

Car sous la terre
On me couchera solitaire,
Ou près d'un autre époux j'irai
Et languirai.

Aigle qu'il aime,
Reste, je t'aimerai de même.
Par moi chaque jour tes petits
Seront nourris.

Laisse mon voile :
Je te broderai sur la toile
Des ailes d'argent, puis encor
Des serres d'or.

Aigle rapide,
Regarde avec moi la mer vide;
Monte sur mon épaule.... Hélas!
Il ne vient pas.

Je serai morte
Quand il reviendra; mais n'importe.
Et quand ton cri le saluera,
Il pleurera.

Il ne faut pas faire pleurer un héros scandinave, c'est-à-dire quelque chose de fort semblable à un pirate.

Quoi qu'il en soit de ce reproche, le poëme est plein de beautés dans des genres très-divers; il a eu un succès de vogue, un succès tout national. Ce qu'il y a de pi-

quant, c'est que l'auteur a été récompensé de cette œuvre païenne par un évêché. En Suède, où l'état des finances ne permet pas un grand luxe de pensions et de sinécures, tel est l'avancement qui attend souvent des littérateurs et des savants, distingués par un tout autre mérite que la science théologique; mais l'évêque Tegnér a composé de fort beaux sermons.

Du reste, la querelle entre les deux partis littéraires, décidée par le meilleur argument, par de bons ouvrages, vient d'aboutir à l'entière victoire du parti novateur. Atterbom a même eu avec le vieux Léopold une entrevue touchante, dans laquelle le jeune romantique s'est accusé de quelques vivacités de critique dont il avait été coupable dans le *Posphoros*, et le vénérable patriarche de l'école classique, devenu aveugle par les années, s'est réconcilié avec son jeune adversaire. Ainsi il y a eu entre les deux camps guerre, triomphe et pacification.

Upsal était un des points qu'il m'importait le plus de visiter, surtout à cause des hommes qu'elle renferme. Dans mon impatience d'arriver à Stockholm, je n'avais fait que la traverser. J'y retournai bientôt.

En arrivant à Upsal, j'éprouvai une impression profonde de tristesse et de solitude; c'était le temps des vacances. Les étudiants, qui seuls animent d'ordinaire une ville d'université, étaient absents, et un silence absolu régnait dans les rues désertes. Rien ne fait mieux concevoir les travaux patients des savants du Nord, que cet aspect studieux et recueilli de leurs universités.

L'organisation de l'université d'Upsal est celle des universités allemandes, modifiée à peu près comme à Copenhague; on y est de même exempt de cette fureur de duels, si générale en Allemagne parmi les étudiants; de même encore, au lieu de leur interdire de se réunir

par nations, et de former ces associations nommées *landmannschaft*, qui ont tant effrayé la Prusse et l'Autriche, on exige que tout étudiant se fasse inscrire parmi ceux de sa province, et, s'il est étranger, parmi ceux de sa nation. Il n'est jamais résulté aucun inconvénient de ces réunions, auxquelles l'université va jusqu'à fournir un local.

Je visitai M. Gejer et fis tomber d'abord la conversation sur l'*Histoire de Suède* dont je le savais occupé dans le moment.

Le temps de l'union des trois royaumes, consommée sous Marguerite, fut, pour la Suède, une ère de servitude et d'oppression. Avec le règne de Gustave-Wasa recommença son indépendance. Depuis ce grand homme, la couronne cessa d'être élective, comme elle avait été jusqu'alors : elle est demeurée dans la famille des Wasa jusqu'au jour où elle a été placée sur la tête de Bernadotte. Sous Gustave-Adolphe, on admit les femmes à régner. Durant la minorité de Christine, l'aristocratie devint puissante. Charles XI porta les premiers coups à son ascendant, et dès lors commença, entre elle et le trône, une lutte continuelle. Sous la reine Ulrique, sœur de Charles XII, et son mari, Frédéric Ier, la prérogative fut limitée; c'était, me dit M. Gejer, l'époque où les diplomates français appelaient la Suède une république. Les États se rassemblaient tous les trois ans, et ne pouvaient être dissous. Tout était aux mains des États ; ils faisaient la guerre et la paix, altéraient la monnaie, usurpaient le pouvoir judiciaire par des tribunaux temporaires, le pouvoir exécutif par le comité secret, qui était le véritable gouvernement ; les actes législatifs devaient être signés par le roi; mais il ne pouvait refuser sa signature. En 1756, la diète déclara que le nom du roi, en cas de refus, se-

rait apposé avec un *timbre*. Gustave III voulut relever le pouvoir royal ; il fit un appel aux paysans de la Dalécarlie, qui le secondèrent contre les nobles ; le pistolet d'Ankastrom mit fin à cette lutte du pouvoir royal et de l'aristocratie. Cette antipathie des grandes familles est un des garants les plus certains de l'avenir de la race régnante.

Je fus accueilli à Upsal avec la plus franche cordialité par plusieurs jeunes gens de la nouvelle école. On sent qu'il doit exister une sorte de rivalité entre Stockholm, ville dont la culture est toute française, où prévalent encore, en philosophie et en littérature, les idées du XVIIIe siècle ; où règnent les sciences physiques, représentées par le grand nom de Berzélius, et Upsal, foyer d'une tendance spéculative critique et poétique analogue à celle de l'Allemagne. Il en est résulté, à ce qu'il m'a semblé, dans les esprits contemplatifs d'Upsal, une sorte d'opposition à la direction positive de la capitale. Cette opposition a été accusée de mysticisme, et même d'une sorte de prédilection pour les formes politiques et religieuses du moyen âge ; mais je crois qu'on l'a mal comprise. Si un certain libéralisme étroit a pu effaroucher des esprits étendus, c'est parce qu'il leur semblait despotique et ignorant. Des novateurs ne peuvent être ennemis du progrès et de la liberté.

La bibliothèque d'Upsal contient un trésor qui, pour moi, était d'un prix infini, et que je ne négligeai pas de visiter, c'est le manuscrit fameux sous le nom de *Codex argenteus,* le manuscrit d'argent.

Il contient une traduction en langue gothique d'une portion de la Bible. Cette traduction a été faite au IVe siècle par un évêque arien, le Goth Ulfilas, pour ceux de ses frères qui habitaient la Mésie. C'est le plus ancien monument des langues du Nord Cet Ulfilas in-

venta un alphabet qui était une altération de l'alphabet grec[1]. On a employé une sorte de procédé typographique pour tracer les caractères. En effet, sur un fond violet se détachent en relief les lettres d'un aspect ordinairement argenté. Les initiales des chapitres et quelques passages sont en or et également en relief. Cette disposition donnerait à penser que les lettres ont été évidées avec un emporte-pièce et appliquées ensuite sur le fond violet qui les porte.

L'histoire de ce manuscrit est curieuse. Découvert en 1597, dans une abbaye de Westphalie, il fut transporté à Prague. Prague ayant été prise par les Suédois, en 1648, il fut trouvé dans le butin et envoyé à Christine ; mais ses aventures ne se bornent pas là. Après avoir été volé par un soldat, il était dans sa destinée de l'être par un savant ; du moins c'est ce dont on a accusé le docte Vossius. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, lui mort, le manuscrit fut racheté de ses héritiers par un grand seigneur suédois, Magnus de La Gardie, et donné à l'université d'Upsal. On le conserve soigneusement dans une boîte fermée à clé.

D'Upsal j'allai visiter la mine de fer de Danemora. Cette mine ne ressemble à aucune autre. Là, point de puits ténébreux, de galeries souterraines, mais un large gouffre à ciel ouvert ; des seaux, que fait monter une machine mise en mouvement par des chevaux, apportent le minerai à la surface du sol. C'est dans un de ces seaux qu'on se place pour descendre au fond de la mine. Le moment où il se détache du bord, où la roue commence à tourner, la machine à crier, et où l'on se

[1] M. W. Grimm pense que c'est une des formes de l'alphabet commun primitivement aux diverses nations germaniques. Voy. *Deutsche Runen*.

sent flotter au-dessus de l'abîme, a quelque chose d'effrayant pour l'imagination. On se voit bientôt entouré de rochers en désordre, jetés les uns sur les autres, et l'on descend comme par enchantement à travers ce chaos pittoresque; deux ou trois mineurs à cheval ou à genoux sur le bord du seau, se tenant à la corde et aux chaînes par lesquelles il est attaché, l'empêchent de se heurter contre les saillies de rochers qu'il rencontre sur son chemin. Bientôt on commence à distinguer les hommes qui travaillent au fond de la mine, à entendre le bruit du marteau et le chant plaintif des mineurs. On continue à s'abaisser d'un mouvement assez rapide, mais égal et sans secousse. La corde énorme qui vous porte flotte au-dessus de votre tête comme un ruban agité par un vent léger. En la suivant des yeux, on la voit s'amincir et presque disparaître. Il semble que rien ne vous soutienne sur cette effroyable profondeur. Enfin le seau touche le fond, on le détache, et, à sa place, on en accroche un autre que la machine enlève à son tour. On ne peut se défendre d'une sorte de frémissement qui n'est pas sans charme en voyant ce seau plein de minerai faire le chemin qu'on vient de faire soi-même, s'amoindrir en s'élevant, de manière à n'être presque plus qu'un point quand il arrive au bord. C'est une impression assez étrange que celle qu'on éprouve en se disant : « Voilà comme je suis venu, voilà comme je m'en irai. »

Quand vous êtes ainsi arrivé en bas, le spectacle qui s'offre à vous est des plus extraordinaires. Les parois de la mine semblent de grands murs de fer. En tout temps le fond est pavé de glace. En marchant sur cette glace, en contemplant ces grands murs noirs, je pensais à l'enfer de Dante, quand, levant les yeux, je vis le bleu doux et pâle du ciel, la lumière d'un beau jour, et quelques

légers nuages qui glissaient au-dessus de ma tête; alors ce ne fut plus à l'enfer que je songeai. Je me souvins de ce ravissant *purgatoire*, où le poëte entrevoit la couleur si douce du saphir oriental se fondre dans un air serein.

Les sensations du voyage que j'avais fait à travers l'espace, m'avaient plu tellement, que je les voulus renouveler. Je montai et je redescendis. Par bonheur midi approchait, et l'on allait faire jouer la mine. J'entrai avec les mineurs dans la cabane garantie par un rocher, où ils se mettent à l'abri de l'explosion. Jamais je n'ai entendu un fracas plus magnifique. Ce fut tout à coup comme un océan de bruit qui se répandit à travers l'abîme, et sembla le remplir. Je remontai sur-le-champ à travers la fumée et la poussière soulevées par l'explosion, qui roulaient en nuages sous mes pieds, autour de moi, au-dessus de ma tête, et augmentait l'effet pittoresque des rochers à travers lesquels je m'élevais. Par moment j'étais enveloppé dans ces tourbillons; le ciel disparaissait; le haut de la corde m'était entièrement caché, et je demeurais comme sans point d'appui, suspendu entre le ciel et l'abîme. Enfin je sortis du nuage, je me trouvai avec délices sur la terre, et j'éprouvai les impressions les plus douces, quand, au bout de quelques moments, ma petite charrette m'emporta rapidement près d'un charmant lac, à travers un joli bois de chênes et de bouleaux, éclairé par le soleil.

A mon retour à Stockholm, un autre spectacle encore plus frappant m'attendait : celui d'une aurore boréale. Je me retirais vers minuit, avec un de mes compagnons de voyage, par un beau clair de lune. Nous aperçûmes tout à coup une lueur vague et blanchâtre répandue dans le ciel. Nous nous demandions si c'était une nuée éclairée par la lune; mais c'était quelque chose de moins compacte encore, de plus indécis; on eût dit

la voie lactée ou une lointaine nébuleuse. Tandis que nous hésitions, un point lumineux se forma, s'étendit d'une manière indéterminée, et on vit tout à coup de grandes gerbes, de longs glaives, d'immenses fusées dans le ciel; puis toutes ces formes se confondirent, et à leur place parut une arche lumineuse, d'où tombait une pluie de lumière. Le plus souvent ce qui se passait devant nos yeux ne pouvait se comparer à rien. C'étaient des apparences fugitives, impossibles à décrire, et que l'œil avait peine à saisir, tant elles se succédaient, se mêlaient, s'effaçaient rapidement. Jamais on ne pouvait prévoir une seconde à l'avance ce qu'allait offrir le kaléidoscope céleste. Ce qu'on croyait voir avait disparu, tandis qu'on cherchait encore à s'en faire une idée distincte. Le merveilleux spectacle semblait toujours finir et recommencer, et il était impossible de saisir le passage d'une décoration à l'autre. On ne les voyait pas apparaître dans le ciel; mais tout à coup elles s'y trouvaient, et il semblait qu'elles y avaient toujours été. En un mot, rien ne peut donner idée de tout ce qu'il y a de mobile, de capricieux, d'insaisissable dans ces jeux brillants d'une lumière nocturne; et encore, la lune qui se trouvait pleine en ce moment, nuisait par son éclat à celui de l'aurore boréale. C'est par cette raison que la lueur de celle-ci était blanche et pâle. Autrement, aux variations de formes se seraient jointes les variations de couleurs, les reflets rouges, verts, enflammés, qui donnent souvent aux aurores boréales l'apparence d'un grand incendie. Mais à cela près, la nôtre fut une des plus riches qu'on pût voir; elle dura plusieurs heures, se renouvelant, se déplaçant, se transformant sans cesse; et l'on nous dit que depuis trente ans il n'y en avait pas eu de plus belle à Stockholm.

Avant de quitter Stockholm, j'eus l'honneur d'être

appelé auprès de leurs majestés le roi et la reine de Suède, faveur que Charles-Jean se plaît à accorder à ses compatriotes. C'était ma première entrevue avec une tête couronnée; je craignais qu'elle ne se passât en questions indifférentes de la part du monarque, et de la mienne en réponses insignifiantes. Au lieu de cela, j'eus le plaisir d'entendre, pendant une heure, le roi s'expliquer avec une grande supériorité d'esprit et une grande noblesse de sentiments sur la révolution et la France, sur lui-même, sur sa destinée et sa politique. Je voyais avec orgueil le seul représentant de la gloire française resté, sur un trône d'Europe, se plaire au souvenir de l'époque où il était un des généraux de la république. Je ne saurais dire quelle peine m'aurait causé l'ombre d'un oubli en ce genre. L'infatuation de la royauté, qui avait aveuglé un homme du génie de Napoléon pouvait me faire craindre la même faiblesse dans son ancien compagnon d'armes. Il n'en fut rien, et je n'entendis pas sans émotion sortir d'une bouche royale ces mémorables paroles : « Moi, républicain sur le trône[1] ! »

Enfin, après un admirable mois de septembre passé à Stockholm, j'en partis à regret, mais pressé par la saison, qui pouvait d'un jour à l'autre amener le froid et le mauvais temps. Je retrouvai l'aspect monotone, solitaire et mélancolique de la Suède. Je vis Lands-Krona, où est la flotte de guerre suédoise; port remarquable par des bassins superbes, taillés dans le granit, qui rappellent ceux de Cherbourg, et Calmar, fameux par cette union trop vantée, qui, malgré son nom, sema entre les trois États scandinaves, violemment réunis sous un

1 Ceci a été écrit en 1827. J'y joindrai un autre souvenir. Le roi m'ayant demandé avec beaucoup de bonté si mon père s'occupait toujours des mêmes travaux, sur ma réponse affirmative, il ajouta : « C'est bien, c'est bien ! il faut que chacun reste dans sa sphère. »

même sceptre, les germes de divisions qui ont subsisté durant des siècles. J'éprouvai une vive joie quand je retrouvai en Scandinavie la nature de la France et de l'Allemagne. Enfin j'arrivai à Ystadt, dans ce port où j'avais débarqué, lorsque, pour la première fois, je mettais le pied sur le sol des États scandinaves, dont j'avais fait maintenant le tour. Le bateau à vapeur qui m'avait alors apporté d'Allemagne, m'y reporta aussi heureusement, et je me trouvai sur la grève de Greifswald, par un beau jour, parfaitement semblable à celui où, trois mois auparavant, je m'étais embarqué pour la Suède.

TABLE
DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

BIBLIOTHEQUE-DIDIER

COMPOSÉE DE BONS OUVRAGES ANCIENS ET MODERNES

Format grand in-18 jésus*, dit anglais, *à 3 fr. 50 c. le vol.

On n'a rien négligé pour donner une supériorité incontestable aux éditions **destinées à composer** cette bibliothèque ; leur exécution ne laisse rien à désirer aux amateurs de ce **format, nommé** si improprement *format anglais.*

GUIZOT. Hist. de la Civilisation en Europe et en France, nouv. édit. 5 vol.
—Hist. de la Civilisation en Europe 1 v.
—Hist. de la Civilisation en France. 4 v.
—Hist. de la Révol. d'Angleterre. 2 v.
VILLEMAIN. Œuvres, nouv. édit., 10 vol.
—Discours littéraires et Mélanges. 1 vol.
—Etudes de littérature ancienne. 1 vol.
—Tableau de l'éloquence chrétienne au 4e siècle, etc. 1 vol.
—Etude d'histoire moderne, etc. 1 vol.
—Cours de littérature française. 6 vol.
—Tabl. de la littér au xviiie siècle. 4 v.
—Tabl. de la littér. du moyen age 2 vol.
V. COUSIN. Cours d'histoire de la Philosophie, nouv. édit 3 vol.
—Introd. a l'hist. de la philosophie. 1 v.
—Esquisse d'une hist. de la philos. 2 v.
—Hist. des syst. de philos. moderne. 3 v.
—Hist de la philos. morale au XVIIIe siècle. 2 vol.
SAINTE-BEUVE. Portraits littéraires. (*Auteurs morts)*, 3 vol.
—Portraits littéraires. *(Auteurs vivants).* 3 vol. (*Sous presse.*)
HERDER. Hist. de la poésie des Hébreux. Traduite par Mme de *Carlowitz*, 1 vol.
A. BERTRAND. Lettres sur les révolutions du globe. 1 vol. avec pl.
A. TASTU. Poésies complètes. Très-jolie édit. 1 vol. *(Sous presse).*

MOLIÈRE. OEuv. complètes, publ. par M. *Aimé-Martin*, avec les notes. 4 vol.
CERVANTES. Don Quichotte. Traduit par M. *de Brotonne*, etc. 2 vol.
DE FOE. Robinson Crusoé. Tr. de Mme *A. Tastu*, avec des notices par MM. *Ph. Chasles, Ferd. Denis* et l'abbé *Labouderie.* 1 vol.
DEPPING. Merveilles et Beautés de la Nature en France. 1 fort vol.
--Hist. des Expéd. maritimes des Normands au Xe siècle. 1 fort vol.
PLUTARQUE. Œuvres complètes, trad. du grec par *Ricard.* 9 forts vol.
—Œuvres morales, trad. *Ricard*, édit. publiée par M. *Aimé-Martin.* 5 vol.
—Vies des Hommes Illust., tr. *Ricard.* 4 v.
SÉGUR (M de). Œuvres choisies. 9 vol.
—Galerie morale, précédée d'une Notice par *Sainte-Beuve.* 1 vol.
—Mémoires, Souvenirs, et anecdotes, 2 v.
—Histoire universelle. 7e édit. Ouvrage adopté par l'Université. 6 forts vol.
—Histoire ancienne. 7e edit. 2 forts vol.
—Histoire romaine. 7e édit. 2 forts vol.
--Histoire du bas-empire. 7e édit. 2 vol.

LÉON GUÉRIN. Histoire maritime de France depuis les temps anciens. 2 vol.
BARTHÉLEMY. Voyage du jeune Anacharsis en Grèce. 2 beaux vol.
DEMOUSTIER. Lettres a Emilie sur la Mythologie. 1 vol. avec jolie vign.
RETZ. Mém. du cardinal de Retz. 2 vol.
GENLIS (Mme de). Mlle de Clermont, suivie etc., avec notice par Mme *Tastu.* 1 vol.
-La duchesse de la Vallière. 1 vol.
—Mme de Maintenon, etc. 1 vol.
—Mlle de la Fayette, etc. 1 vol.
—Le Siége de la Rochelle. 1 vol.
GALLAND. Les Mille et une Nuits. 2 vol.
LESSON. Moeurs des animaux. 1 vol.
HERSCHELL. Phil. naturelle. 1 v.
ARNAUD. Œuvres philosophiques, publiées par *Jourdain.* 1 fort vol.
BOSSUET. Œuvres philosophiques, publiées par L. *de Lens.* 1 fort vol.
FÉNELON. Œuvres philosophiques, avec notes par M. *Danton.* 1 fort vol.
NICOLE. Œuvres philosophiques publiées et annotées par *Jourdain.* 1 vol
DUGALD-STÉWART. Elém. de la philos. de l'esprit humain, tr. par *Peisse.* 3 vol.
CHESTERFIELD (Lord). Lettres a son fils, traduction par *A. Renée.* 2 vol.

SÉVIGNÉ. Lettres choisies, avec son Eloge, par Mme *A. Tastu.* 1 fort vol.
PASCAL. Pensées, avec une Notice par Mme *Périer*, sa sœur. 1 vol.
DESBOROUGH. Histoire générale des Voyages, trad par *Joanne et Old-Nick.* 3 vol
VERTOT. Œuvres choisies. Hist. des rév. rom. de Suède et de Portugal. 2 vol.
ROBERTSON. Hist. de l'Amérique, tr. de *Suard.* Notes de *Humboldt* 2 vol.
—Hist de Charles-Quint, tr. *Suard.* 2 vol.
DE LAJOLAIS (Mlle). De l'éducation des femmes. *Ouv. cour. par l'académie*, 1 vol
GASC. De l'éducation publique au XIXe siècle, dédié aux pères de famille. 1 vol.
GUIZOT (Mme). Lettres de famille sur l'éducation. *Ouv. cour. par l'Acad.* 2 vol.
BEAUDOUX (Mme). La Science maternelle, pour l'éducation des filles. 1 vol.
LEROUX DE LINCY. Le livre des proverbes français. 2 vol.
BUSONI. Chefs-d'Œuv. poétiques des Dames françaises, depuis le xiiie siècle. 1 vol.
LA FONTAINE. Fables, avec notes. 1 vol
BOSSUET. Discours sur l'Hist. universelle, Oraisons, Panégyriques, etc. 1 vol.
LE TASSE. La Jérusalem délivrée. Poéme traduit par *le prince Lebrun.* 1 vol.

